

André Balthazar

# LINNÉAMENTS

Images de Roland Breucker



Le Daily-Bul







# LINNÉAMENTS

Linne  
1707-1778

Balthazar

Brewster



André Balthazar

# LINNÉAMENTS

Images de Roland Breucker

Le Daily-Bul



DAILY  
BUL  
& C<sup>o</sup>

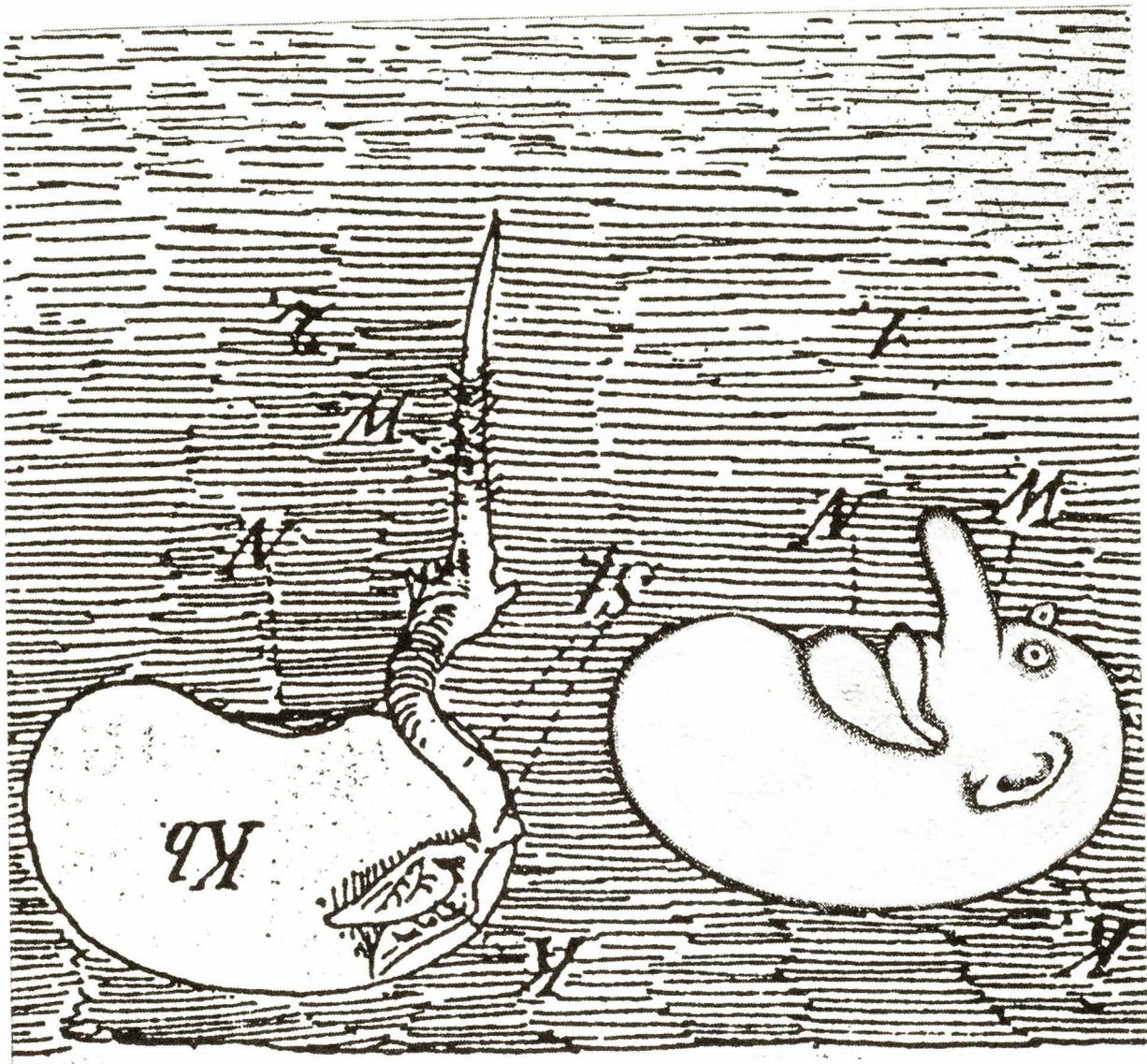
Rue de la Loi, 14  
B-7100 La Louvière  
064/22.46.99  
dailybulandco@lalouviere.be



Le corps d'un homme réduit en  
poussière, répandu dans l'air et  
retombant sur la surface de la  
terre, devient légume.

Voltaire





Plus proche de l'estomac que de la botanique, le légume a de nombreuses et superbes familles : de là-bas si loin à ici tout près (origines de prestige et de porte à porte).

Son latin, celui dont on le pare par hygiène généalogique et qui n'est pas de cuisine, doit rester mangeable (mandibules augustes et dents de lait cru ).

Même composé, le légume fait simple.

Fleurs, tiges et feuilles, tubercules et racines appartiennent au jardinier qui les cultive sans microscope et les connaît du bout des doigts, dès la graine saisie dans l'assiette, au bord du sentier qui longe la terre tamisée comme une lourde farine toute prête à fermenter.

Un grésillement entre deux ongles, un émiettement entre deux lèvres, un éparpillement mesuré, sans geste.

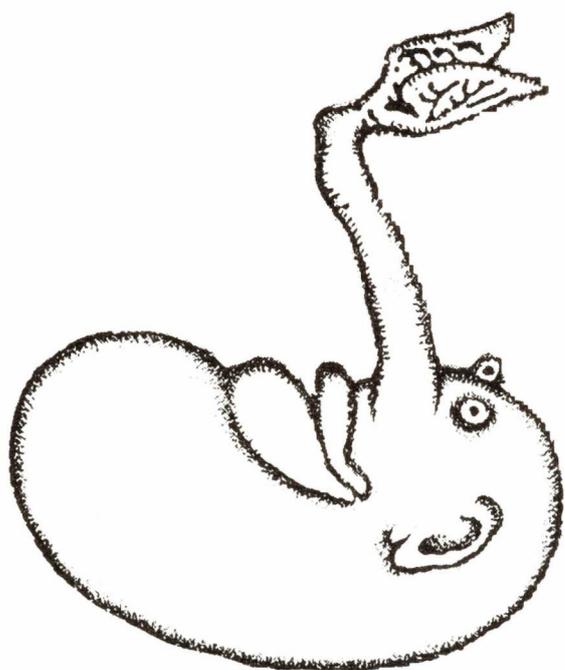
La nature, celle familière, à portée de mains, à portée de pieds, qui vous oblige à vous pencher et vous étendre, à vous plier et à vous déplier, à vous hausser sur la pointe des sabots (figure de style) pour humer un grain de sureau écrasé par le bec d'un merle, cette nature-là vit aussi en transpirant sur votre peau qui transpire : une feuille, un grain, une fleur, un fruit, un gland vous mouillent les ailes du nez avant de s'envoler, le coin des lèvres, vous laissent dans la bouche, dans la gorge un rêve de miel suave et putrescent, sorti d'une source lointaine, profonde et minuscule et qui, par la fine chatouillure des radicelles et autres tuyauteries presque imperceptibles, diffuse des sèves qui montent au ciel.

Cela se ronge comme la base d'un brin d'herbe, comme la peau d'un pépin.

Il en est de lui comme des hommes : sa syntaxe est dans la ligne (le cordeau joint les deux bouts), sa phrase se maintient dans la germination du savoir-faire et de l'engrais.

Parfois, ils (les légumes) pensent par les racines, avec des intensités de feuilles et de fruits.

Mais leur bonne soupe est faite de silence.



*Kb.*

# L'AIL



Petit cri qui simule la douleur, pour le plaisir.

Épluché (sa peau est un voile un peu raide, un parchemin sans écriture, pellicule d'hostie), il ressemblerait au marbre si l'ongle ne le pénétrait aussi facilement, laissant à la plaie le soin de s'émouvoir.

Son haleine transpire ; il en a plein la tête.

Et pourtant sa fine gueule a mal vécu dans certains siècles : on le crachait des temples pour outrage à l'haleine des dieux.

Une pointe d'ail sur le bout de la langue occupe la gorge à fond de train, en fanfare éclatante.

Un mortier en bois d'olivier, imprégné de ce que le pilon lui a transmis (rotation lente d'un poignet de femme aux cheveux d'Arlésienne), rêve de morue et de Mer morte.

Des feuilles bruissent dans des grimaces de branches, en flammèches à peine vertes, d'un gris argent sans brillance. Mistral.

*Mémoire.*

*Jardins longs, étroits, sans muret du voisin à chez soi : un fil pour le linge à sécher bornait les territoires (un ruban de buis aussi, gardien d'autres frontières d'ici à l'infini, pelage feuillu pour des bé-nitiers sans soif).*



O' Cousine

*Fin juillet. Sur la terre déjà rousse et tamisée, en ribambelle mais en ordre, oignons et échalotes. En bordure, plus pâles ou plus rosés, des ails (pas d'aulx dans la bouche du jardinier cassé en deux), avec la torsade sèche de leurs feuilles mortes depuis longtemps. Et aussitôt l'image de tresses (ô cousine) suspendues ailleurs à quelques clous, à même la chaux d'un mur, entre des manches de pelles et de fourches. Ombre tiède d'une remise ; bras immobiles d'une brouette. Chaînes enchaînées à leur teinture de rouille. Images venues de loin – kilomètres de tendresse – où, en vacances, je découvrais aussi des poiriers et, dessous eux, des vaches.*

L'ail appartient au monde de la transcendance, s'oubliant dans son rêve pour mieux amorcer la dérive des autres, mêlant son essence à la nature des choses sans existence.

C'est un goinfre de philosophie : il en nourrit ses capsules (caïeux en camaiëu) comme l'abeille se garnit les pattes de pollen (corps en fuseau, chez l'un, chez l'autre).

Il se parfume de son parfum et parvient, malgré ses turbulences, à imiter le frêle et pudique arôme de la noisette (quand on le maîtrise sans lui serrer la visse).

Tout dans la tête. Tout dans son rêve.

# L'ARTICHAUT



L'artichaut appartient à la famille de l'ornithorynque et du chardon.

Il protège son cœur dans un coussinet de foin : fragilité charmante pour un grognon que trop de chaleur ébouriffe.

Son feuillage est ample, blanchâtre et cotonneux. Ses pommes larges ignorent les pommiers.

Ce chou a les écailles charnues et il s'épanouit, bien au-dessus du sol, comme un drapeau (ou poing fermé) en boule, au bout d'une hampe ligneuse.

Sur cette tige, de longues feuilles incisées, pinnatifides, s'agitent dans le vent du matin avec un sérieux métallique.

On l'éplumera comme une volaille attendrie.

Effeuille l'artichaut et, feuille par feuille, mesurer la distance du sommet à la base pour mieux découvrir la courbe d'un mont de Vénus ébarbé, tendre à l'œil.

Saisir entre les dents, à tour de rôle, ces langues arrondies (un rien fendues à l'extrémité) et, en tirant vers l'avant, recueillir de ces gros pétales, derrière la rangée des dents supérieures, celles qui devant éclatent quand on ouvre la bouche, une purée qui colle-rait si on y mettait la main, aussitôt mousse sur la langue qui se gonfle, puis velours en sourdine.

On s'y abrite par temps préhistorique.

*Mémoire.*

*Chaleur de la cuisine : ronrons solides dans la casserole sans couvercle.*

*Sur les vitres, une buée dans laquelle, de haut en bas, circulent avec hésitation quelques gouttes d'eau (itinéraires de billes pour jeux de hasard).*

*Odeur de forte tisane.*

*La main de ma mère s'agite au-dessus d'un bol : à proximité, huile et vinaigre et poivre et sel.*

*La langue s'éparpille.*

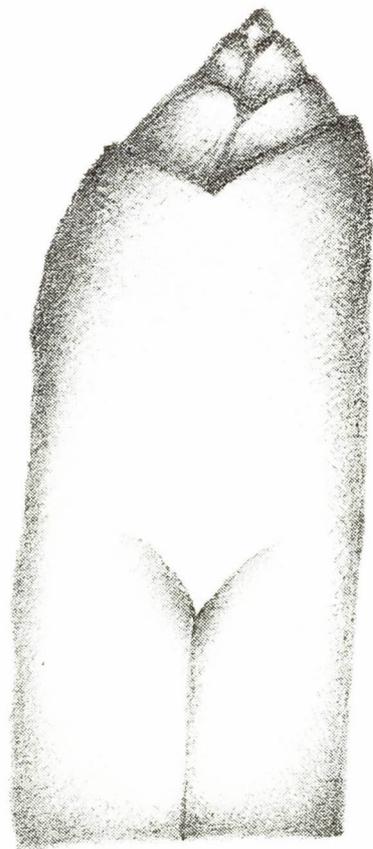
*Bientôt les assiettes profondes – dites creuses pour les bouches aux lourds tympanes – se rempliront de ce qui ne sera déjà plus qu'inflorescences démantibulées, morceaux d'ombelles et de panicules. Une chanson (est-ce que les artichauts ?) me monte aux lèvres, froide ou chaude.*

*Au fond de l'assiette le fond de l'artichaut est rond comme un disque d'argile pour un tir sans pigeons : il a les yeux trop grands pour mon ventre d'enfant et m'apprend à mesurer la gourmandise des autres.*

Le cageot, d'une élégance de bois trop blanc, n'est pas leur équipage ; les paniers d'osier conviennent mieux à leur rusticité qui n'est pas loin du bronze (ancien).



# L'ASPERGE



Ce salsifis à l'envers appartient au domaine des lumières charnues, bien que surgi de l'ombre et de tout un buisson de racines (une « griffe », dit-on, dont on fera préalablement la toilette à coups de serpette).

Griffe pour griffe, ses origines se jouent toutefois des mots : l'asperge n'est pas signée, trop glabre pour cette fanfreluche d'orfèvre.

Anonymat de pure élite.

Sans poils et sans duvet, plus nue que nue, elle s'épluche cependant – strip-tease intégral – et, sur l'assiette, conserve une grâce verticale, qu'un rien de vinaigre relève un peu plus.

L'asperge n'est pas un légume épuisant : elle mesure, dans ses sous-sols de fièvres calculées, acide, azote, potasse, sulfate, nitrate et autres babioles de chimie terre à terre, pour en sortir.

Pour en sortir au mieux.

S'il y a lieu, un engrais correcteur réduira la distance de l'espoir au regret, attentif à la rigidité du maintien.

Turion, taurillon.

Rapprochement dans l'oreille de deux images pour l'œil.

Surgissent des tiges aux volontés à accomplir, très près du ventre.

*Mémoire.*

*Sur une plage de Bretagne, large, de sable blond, immense à marée basse jusqu'à l'horizon qu'ourlaient quelques vagues apparemment tranquilles, reprenant leur souffle.*

*Pêche aux couteaux (mollusques sans garde).*

*Armé d'une salière et d'une petite cuillère, j'introduisais dans les trous étroits venus du dedans du sable quelques grains de sel prometteurs de marée fraîche et j'attendais, les mains nues, l'inattendu.*

*Surgissait soudain comme une langue raide, tendue, un être blanc, luisant, qu'il s'agissait de saisir d'un geste précis, avant qu'il ne disparaisse ou ne se brise.*

*Venu d'un pays de terre meuble, je ne pouvais imaginer ces petits animaux venus du sable, droits et craintifs, abusés par mes simulacres de dieu marin, dont je connaissais les coquilles toujours vides de faux rasoirs, je ne pouvais les imaginer tout à fait étrangers aux asperges plus patientes, mais raides elles aussi (au bout arrondi, chez certaines, d'un rouge violacé avant que la lumière ne développe leur teinte verdâtre) que j'avais observées, en couche et dans d'autres sables, dans un jardin d'adulte attentif aux primeurs.*

*Je n'ai jamais plus pu séparer leurs litières.*

Le feuillage de l'asperge est léger, transparent, frémissant, d'une pudicité de voilette.

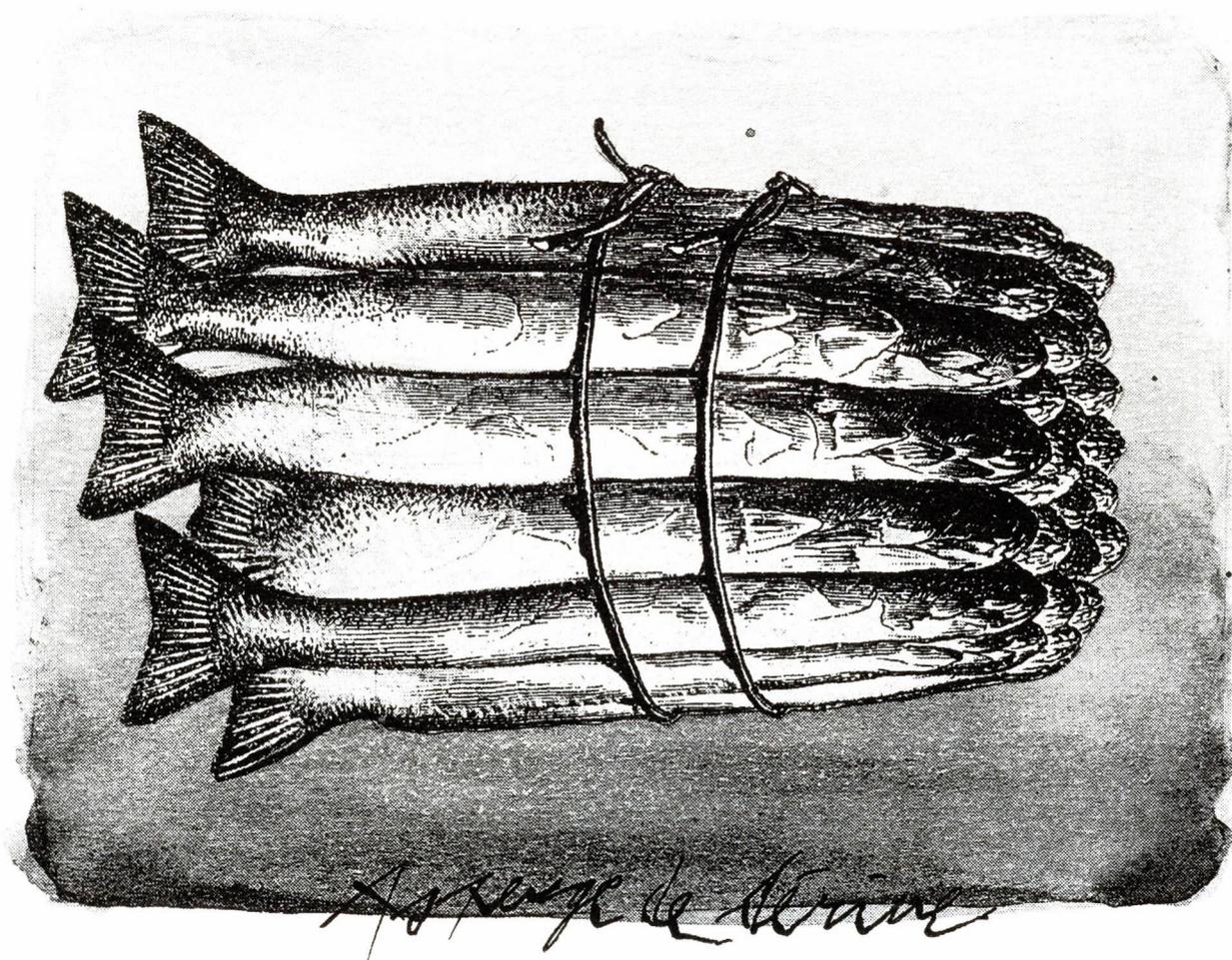
Dépouillement sans ombrelle.

D'un vert de mante religieuse aussi : brouillard pour des vellétés plus gourmandes ?

Comme la sardine, l'asperge pratique la dynamique de groupe sous haute surveillance. La mise en botte lui coupe les pieds (deux brins d'osier y maintiennent l'ordre).

Sans mise en boîte et sans perdre la tête.

Il paraît qu'il lui arrive de rouiller.



# L'AUBERGINE



Le mot est aussi accueillant que de grosses joues. Ou de grosses lèvres, d'un violet presque noir, sans éventail ni mantille.

Nées à l'aisselle des branches, ces massues se gonflent pour des parades en plein soleil.

Jovialité dépourvue d'ironie.

Périple et cavalcade, tambours et trompettes. Omegang plein sud.

Pis gourmets, bouches gloutonnes. Vessies et lanternes.

Toute une exubérance sortie de petites graines qu'on dit déprimées.

Un escargot s'égare parfois sur leur cuirasse brûlante : il y mûrit et baisse les cornes.

La peau la mieux tendue, la mieux vernie pour une chair pâle d'éponge au grain fin, mate, vulnérable, si prête à s'attendrir dans la brûlure d'une huile d'olive, à s'anéantir en pâte d'huître.

Si vite plissée à la chaleur, comme un lait qui frémit avant de s'emballer.

Aussi du testicule de taureau dans ce fruit assez épanoui que pour pendre.

*Sans mémoire.*

*A moins que ce souvenir d'un verrier avec en bouche le bout d'une*

*canne, roulée entre deux paumes et le gré d'un souffle plein de science – oreille de violoniste collée à l'âme de son violon – et d'invention.*

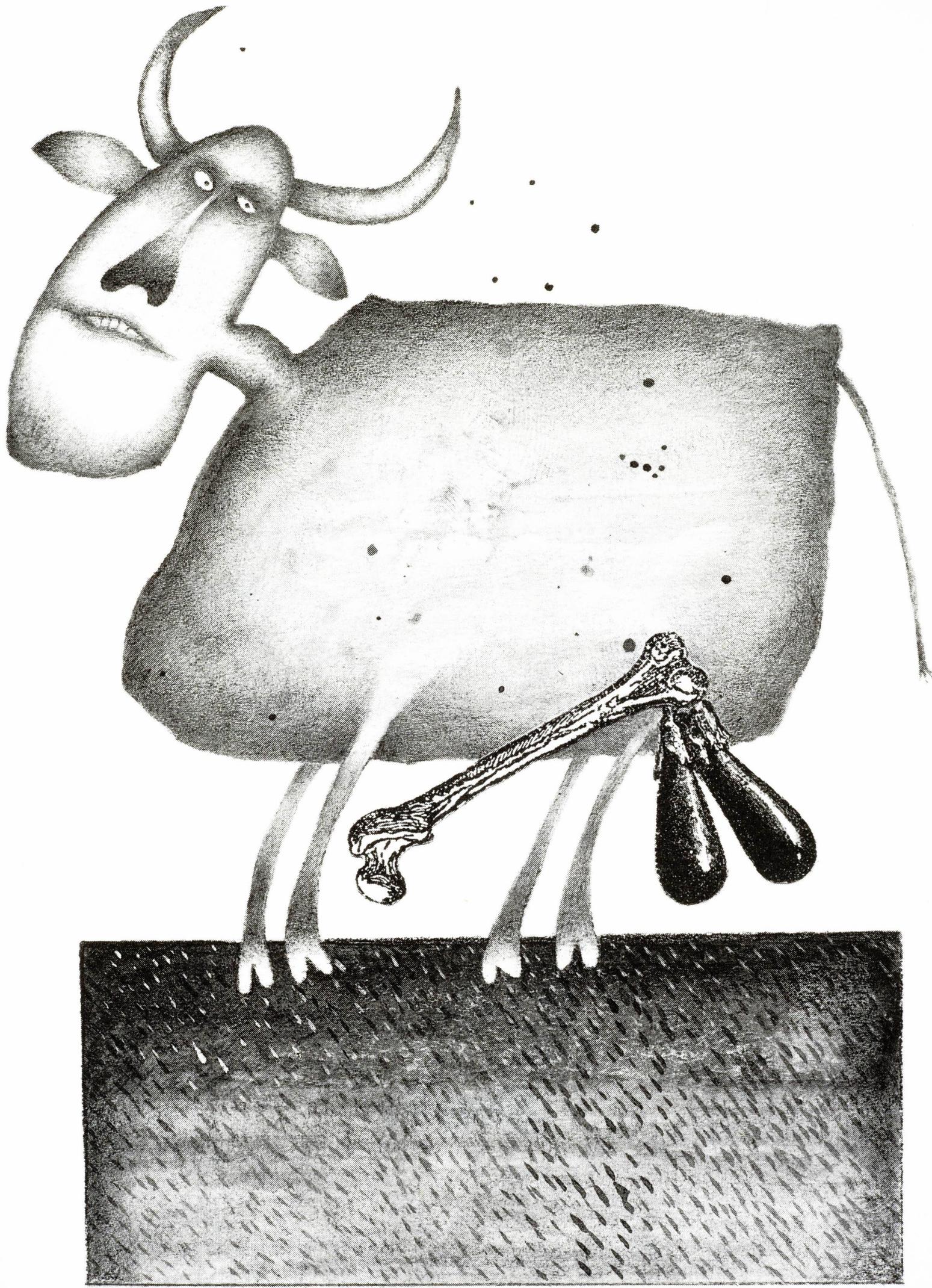
*Inspiration, expiration.*

*Au bout de cette canne, ce bâton de cirque, un nez bourgeonne, brillant, qui d'un coup, comme un ballon qu'on gonfle, sort de sa peau une grosse panse.*

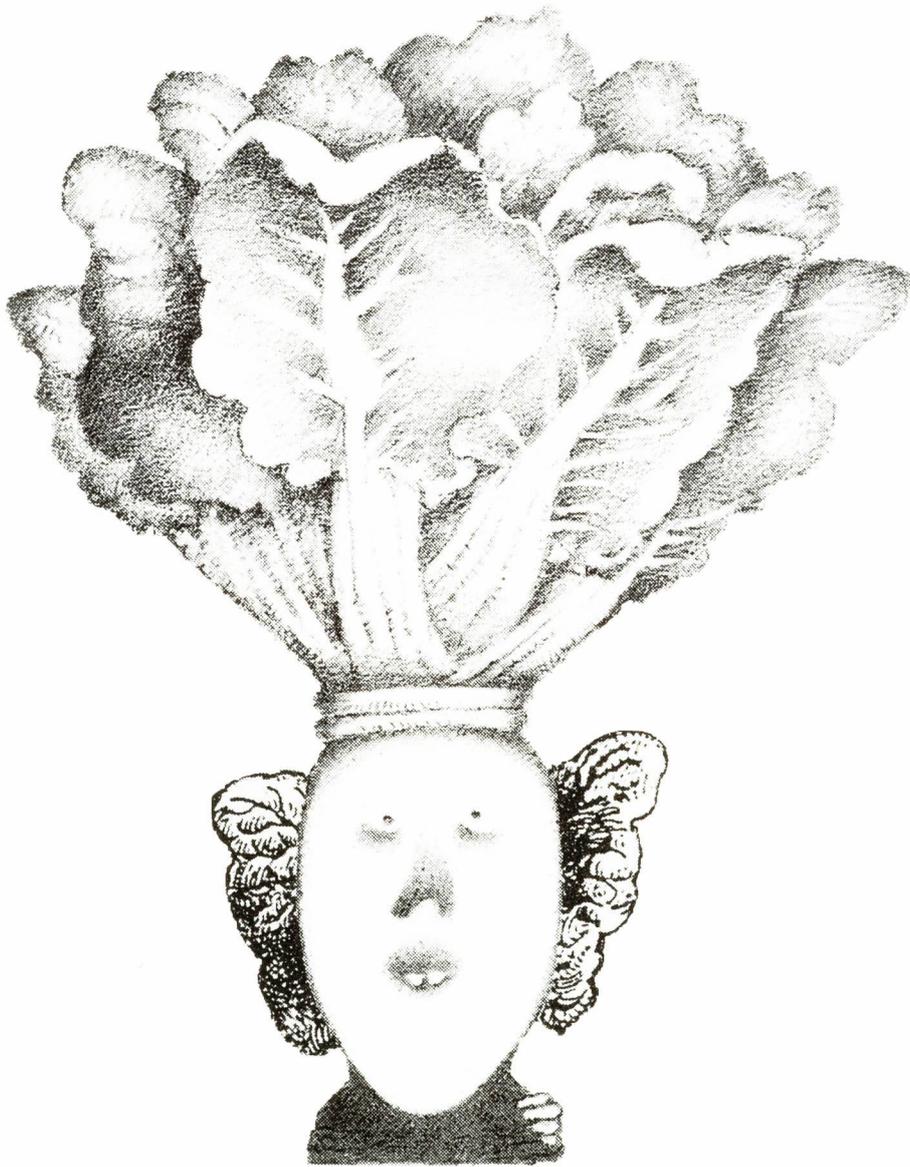
*Gourde en fusion, enflée, tête en bas ainsi qu'une lampe faite pour éblouir.*

*Fruit sans broussaille.*

**Bien sûr, on ne lui trouve que ce qu'on lui apporte.**



# LA BETTE



Balzacienne et blafarde,  
elle a oublié sa rave :  
tout pour la feuille et la nervure.  
Elle a pourtant perdu la cote,  
cette poirée.

# LA BETTERAVE



Vrai pluriel. D'espèces et de nombre, de teintes et d'appétit.  
Blanche à collet vert, Tankard doré, Jaune ovoïde des Barres,  
Blanche de Silésie, Petite négresse de Rennes... Disette, Disette  
mammoth, Disette camuse...

Catalogue sucré, d'un peu à plus, sans extase. Rumeurs secrètes.  
Humeurs tendres, malgré la fermeté des chairs.

Curieuses à point, elles ont besoin d'air et sortent leurs grosses  
têtes de taupes de la terre grasse qui attend l'hiver. Collets  
montés.

Fronts bombés sous des chapeaux à plumes souvent rabattues.  
Chacune toute à soi dans l'alignement des autres.

Le champ qu'on te cultive est la vraie fabrique de ton sucre :  
l'usine n'est que la façade de tes cogitations. Ton âme est ton alam-  
bic qui te travaille de la feuille au trognon.

Chrysalide pour réveil cristallisé qui a tous les pouvoirs, qui  
s'extrait de soi sans fulminer.

*Mémoire.*

*Journée à la campagne (Bassilly, terre d'accueil) dans la brume  
d'octobre, peut-être de novembre, parfumée en diable.*

*Au pied des saules, des feuilles pourrissent lentement, comme  
quelques poires toutes jaunes au pied des poiriers qui ont bien triste*

*allure dans leur nudité de vieilles branches.*

*Moisissures et champignons aux vapeurs fétides à point sur la peau des lèvres. Fond de cave à l'air.*

*Aux carrefours – un grand mot pour de petits chemins – de routes passe-partout, à quelques mètres souvent de petites chapelles un peu penchées, aux vierges un peu pâles, aux fleurs un peu lasses, et sur l'herbe rabougrie des entrées de prairies que soulèvent de grosses plaies d'argile brillante, des montagnes de betteraves dans l'attente de nouveaux tombereaux et de nouveaux assauts sans cordées.*

*Gigantesques buttes pleines de silence, malgré de rares oiseaux aux ailes croassantes. Eminences grises, sans ombre.*

*Et dans mes jeunes yeux qui regardent et s'interrogent surgissent, à portée de main (presque) et d'horizon, des amoncellements de carrés de sucre déchirant le brouillard. Arc-en-ciel blanc.*

*J'apprends à voir. La langue humide.*

**Betterave** crapaudine, tu me sautes dans la tête.

Ta peau noire, gerçurée, rappelle l'écorce d'un jeune arbre, toi qui n'es faite pour aucune forêt. Mais qui, pleine de sang, mijotes des rêves de mélasse, de sirop dans ta racine généreuse, dans tes narines de pleine terre.

Et la Plate d'Egypte, noire d'être rouge ?

Posée sur la terre comme un béret de glace sur une tête migraineuse, retenue par un fil qui lui sert de cordon ombilical ou d'antenne en sous-sol, j'ai lu d'elle que son calice est persistant

et subéreux, que sa racine est rafraîchissante, que ses graines sont réunies en glomérules.

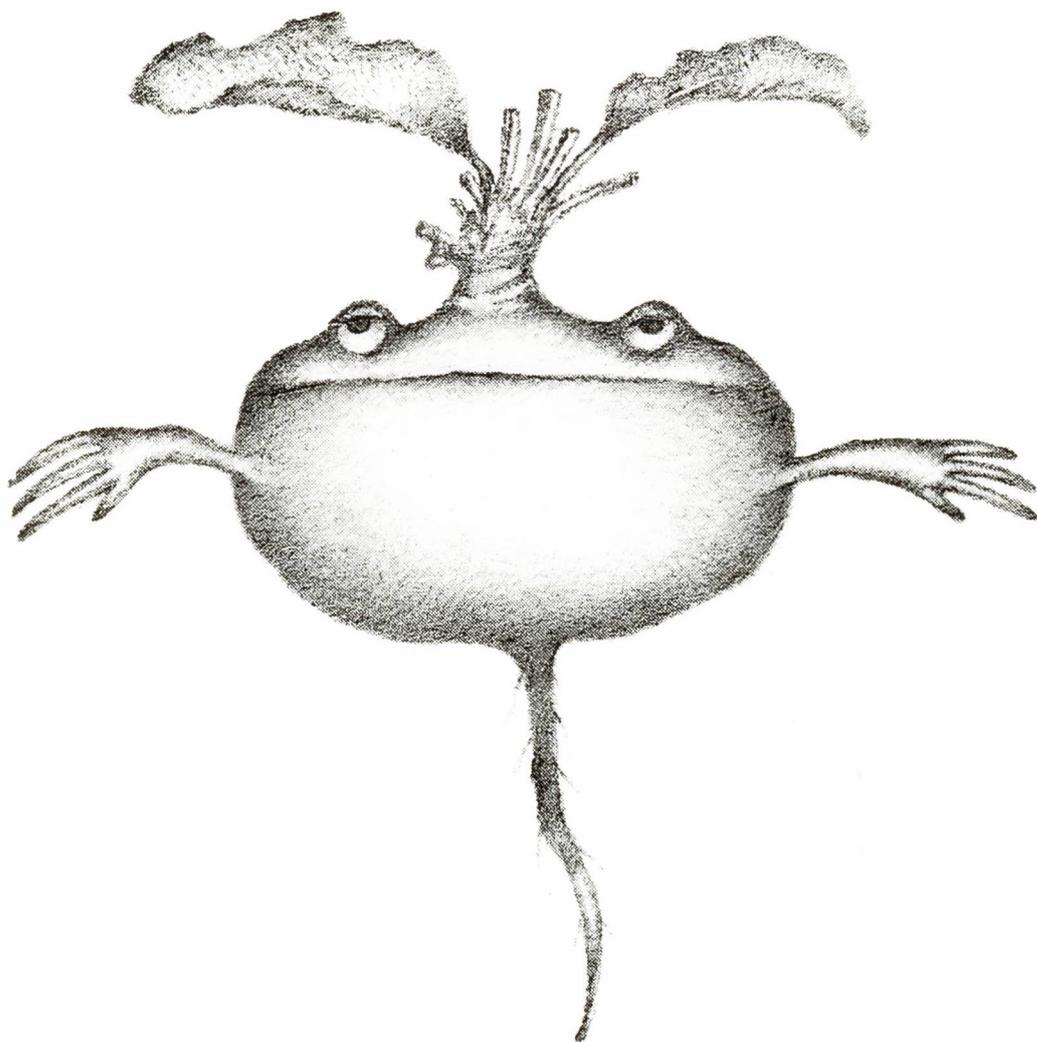
Stratégie de haut verbe.

Toupie plate à force d'immobilité, elle a aussi une tournure de blague à tabac en peau de je ne sais quoi.

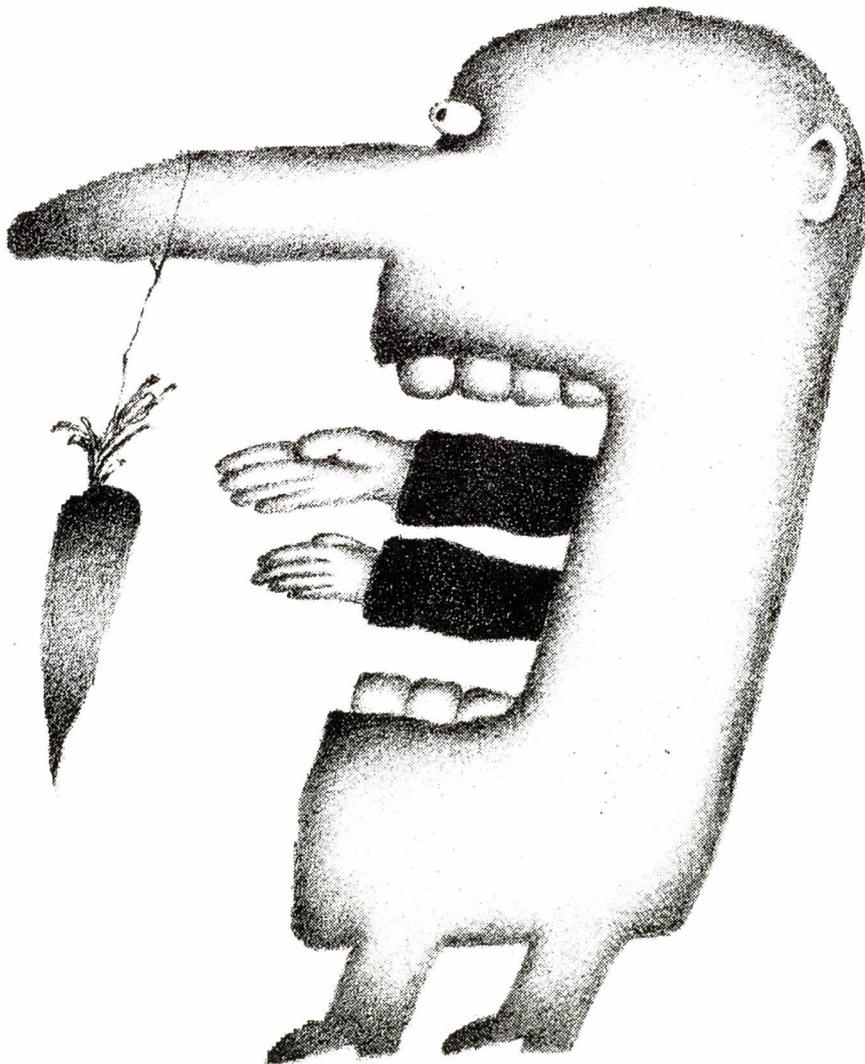
Mais, attention, la jaunisse la guette.

Soudain, à l'approche d'une ferme, une chaleur et l'envol d'un paquet d'odeur sortie d'une bâche que maintiennent des pneus disposés comme pour un jeu de dames.

Silo. La conserve mûrit et rassure l'étable qui beugle.



# LA CAROTTE



Une plume verte (vert carotte), verticale sur – à ras de terre – un œil rose qui fuit, par dessous, en cône tendre (rose carotte), effilé jusqu'à l'aiguille, au creux lointain de l'ombre qui l'aspire.

*Mémoire.*

*Dans un « carré » de jardin, le long des groseilliers noirs (drôles de billes au goût singulièrement poivré, un peu vicieux, qui épargnaient ma gourmandise en attisant je ne sais plus quel frisson), ces lignes de plumes vertes perdaient soudain la tête par la présence d'un papillon immense (jaune et noir), immobile un rien de temps, avant de narguer l'air qui à l'époque était toujours bleu.*

*Frivolité.*

*Il vole en moi comme le plus beau des papillons jamais capturé sous la nasse d'un béret ou d'un chapeau de paille.*

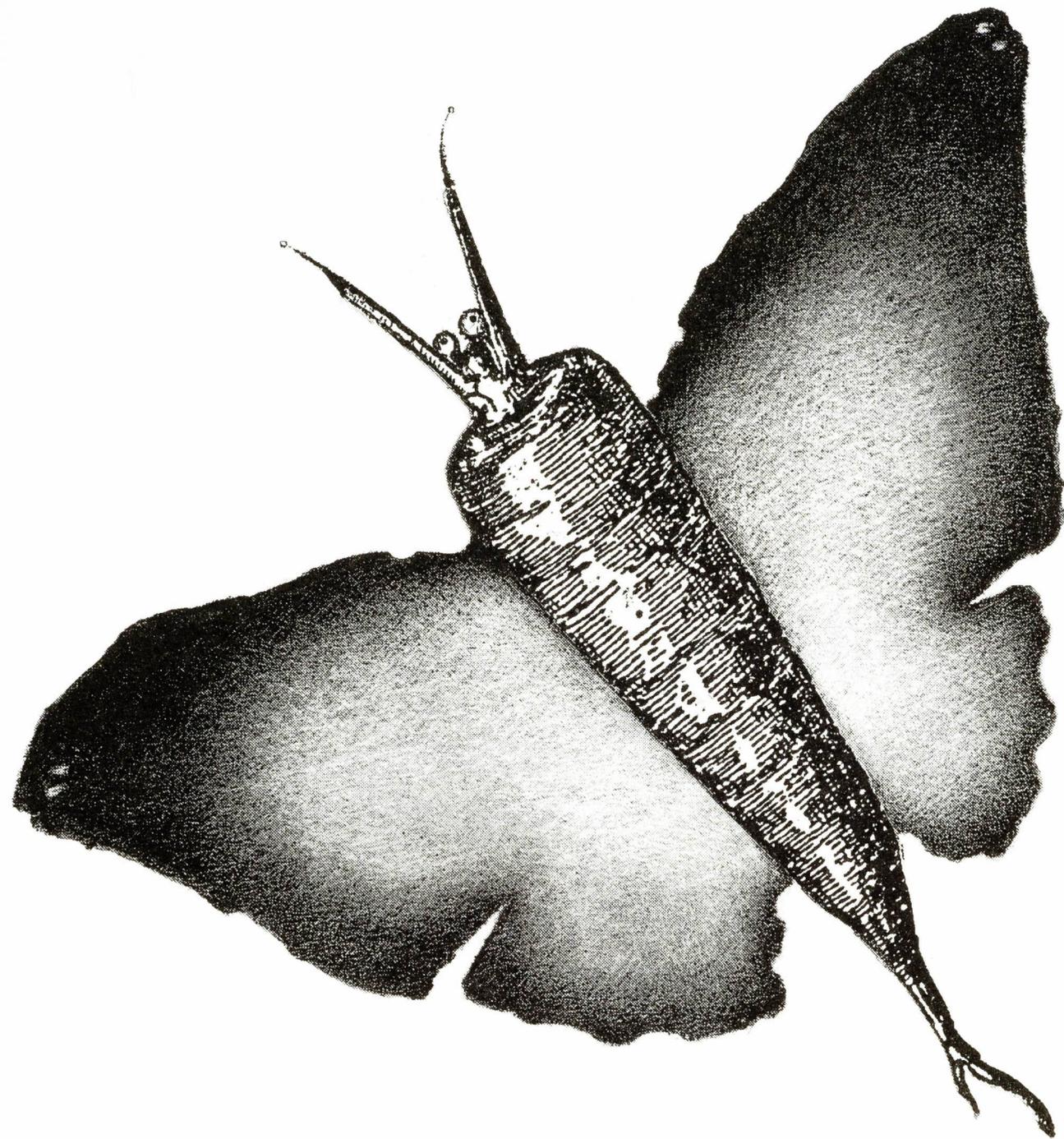
*Grandes ailes jaunes, dessinées, bordées, enluminées de noir (vrais cils), plutôt gitanes. Et une légèreté de pirouette sans pieds.*

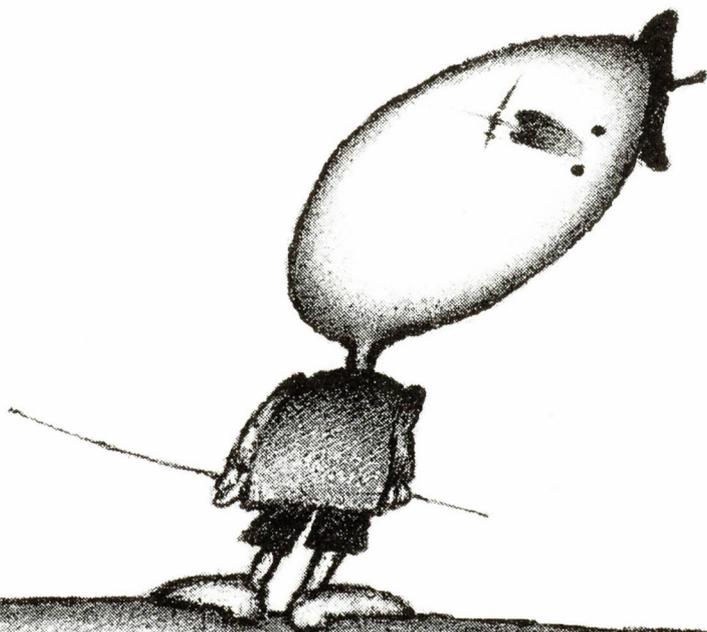
*Voltige.*

*Légèreté sur le tamis du feuillage des carottes. Frémissement. Ombre zigzagante, cahotée, cahotante. Tache sur de la transparence. Azur par-dessus. Du jaune pour un peu de vert tendre, par-dessous.*

*Azur d'une enfance qui se réfugie encore parfois dans le souvenir de ces ailes au nom latin.*

*Mais les carottes sont cuites.*





Étendues sur le flanc au long du sillon (terre ourlée déjà d'un gris que fuient les vers), avec l'air propre et ordonné d'une frange de tablier de vieille famille. Rien de navrant, de palpitant, de frémissant, rien d'un tableau de chasse : l'acceptation du légume qui doit croire aux vertus du potage, et qui n'apprécie de l'air que d'être sorti de terre.

Jeunes carottes indifférentes aux rayons du soleil qui les fait briller cependant dans l'algue de leur feuillage, comme des poissons de quelque mer sans sel. Dont les arêtes sont en rondelles.

La meilleure n'est pas la plus grosse, mais celle presque transparente, à peine mûrie, blottie entre deux voisines plus robustes. Elle fait jaillir dans la bouche sa bruine sucrée, avec un goût de terre aussi, fragile et têtue.

Assiettes remplies de bière dans lesquelles les limaces venaient se laisser fondre, comme des caravanes lasses au pied des oasis.

*Mémoire.*

*Maman, papa, deux sœurs, deux frères et moi. Photographie d'art (Maison Baugniet, La Louvière, 1939).*

*Sourires convenus, à la pose, attitudes pincées d'un grain d'immortalité, sérieux un peu mou. Beaux atours : soie artificielle, velours, tissus de dimanche. Nœuds, festons...*

*Le plus jeune de l'équipe, on me fait user d'un accessoire pour mieux figer le naturel, d'une sorte de prothèse à fonction buco-*

*lique : une brouette chargée de fleurs artificielles.*

*C'est pastoral, malgré la famille plus urbanisée qui m'entoure.*

*Je regarde ma brouette plutôt que le petit oiseau qui va sortir tout empaillé, figé autant que la roue de mon véhicule de parade.*

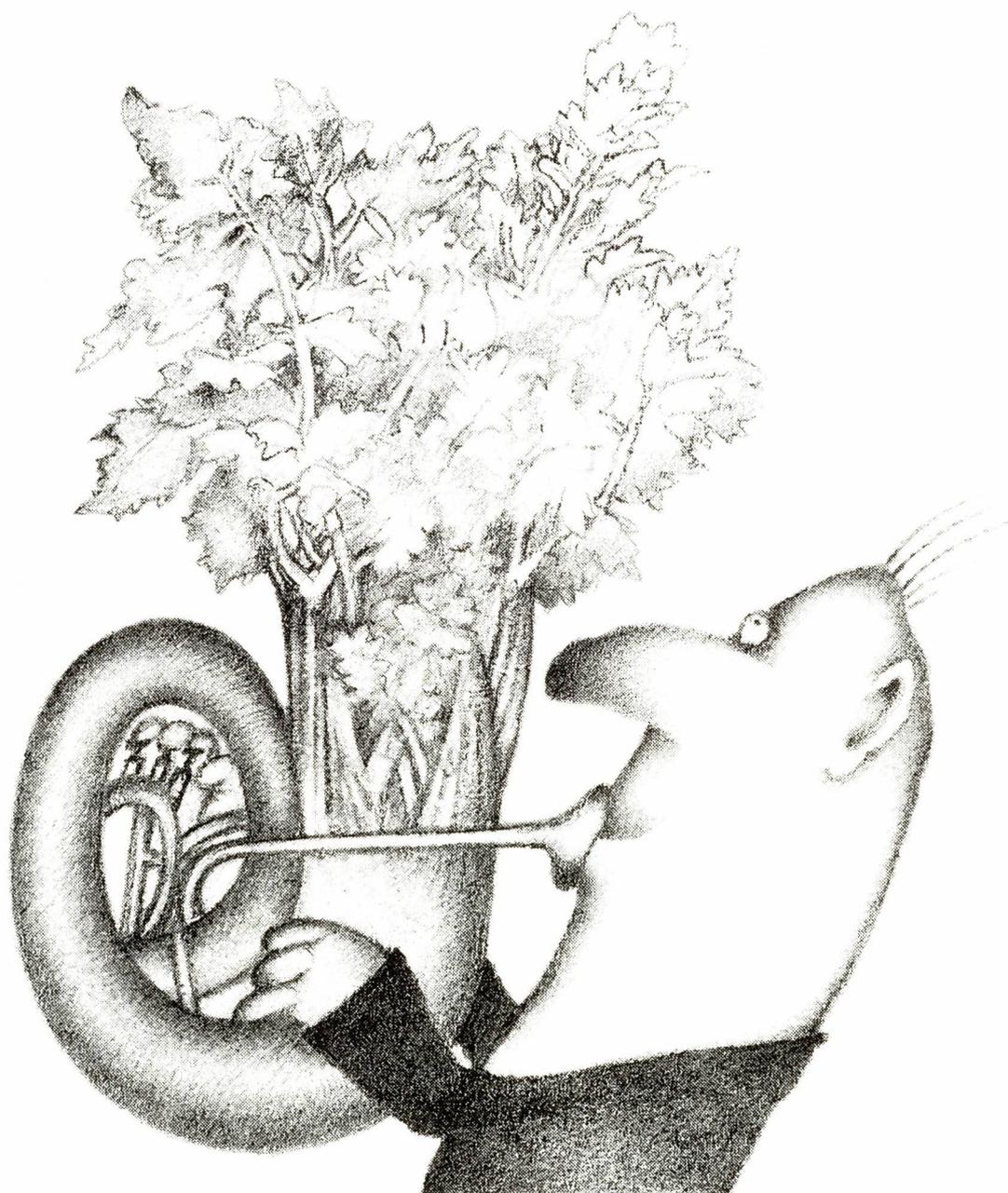
*Un fer à friser a dû maîtriser mes cheveux maigrelets et en faire une espèce de canelloni futile : une carotte de cheveux blonds, virant vers la cassonade (gervoise ?).*

En botte, on les tient par les fanes, comme les lapins par les oreilles.

Les ingénieurs tirent aussi leurs carottes, qu'ils subtilisent aux montagnes (même du Parnasse) pour, en mesurant leur âge à la moirure de leur corset, mesurer l'âge de nos plus vieilles artères. Mais la babelutte, pourtant caressée, conserve des secrets. C'est sa réserve. Et la nôtre.



# LE CÉLERI



À cette plante vigoureuse, aux racines fibreuses (la belle gueuse !), le plantoir a forcé le berceau : un gros goulot de terre pour un pied en force.

S'épanouiront des feuilles odorantes – odeurs à chat dans le matin qui s'éveille – prêtes à chapeauter des tiges bien faites (élan potager).

Animal dru qu'une pluie fine ne rend pas frileux. Elle serait plutôt frivole, la pluie fine, comme une voilette pour parfums secrets.

Habitant des régions humides, des terrains frais, c'est un aérien au fumet de plein fouet.

Son potager n'est pas privé et, malgré sa belle humeur, il s'évertue à n'en pas trop imposer à la discrétion des autres. Il est comme un i sous un point (façon de dire).

Il porte son cœur (qu'il a tendre) dans son pied (qu'il a robuste).

Il fait bon ménage avec les bonnes casseroles, mais préfère à toutes, celles qui palpitent dans la vapeur des moules. Bain turc et d'oignons, de carottes, de persil. Vapeurs bleues sous des couvercles noirs. Langueurs épatantes.

Les chairs dodues auront bonne haleine, entre poivre et sel.

*Mémoire.*

*Lumière brune d'un estaminet, dans un village de Flandres très proche de la mer, avec mon Oncle Oscar, dans la matinée d'un dimanche après messe.*

*Des vitres en losanges ; moyen âge du jour. Sur les sièges, de la moleskine plutôt que du cuir, mais brune comme du vrai faux.*

*Tables à plateau de vrai marbre et à pieds de fonte. Dessus, de petits tapis pour les jeux de cartes, avec en diagonale et sur fond vert l'image d'une grande cigarette qui fume.*

*Je suis fier près d'un adulte. J'ai plus de dix ans. J'ai aussi le haut des genoux rose à cause du vent et du sable.*

*La commande a été passée par mon Oncle (aux lèvres fines pincées sur une cigarette roulée à la main, qui ne fume pas, elle, brune plutôt que rouge vers le foyer, super mégot).*

*Arrivent deux verres, l'un à diamètre large, à la bière d'ambre (Spéciale Aerts), l'autre plus fluorescent, parfumé de grenadine. Sur une assiette, quelques cubes de fromage saupoudrés de sel au céleri : brins de soleil.*

*Distrait – je fis semblant de le croire – par une partie de cartes engagée chez des voisins, mon Oncle m'avança de la main gauche l'assiette aux cubes dorés.*

*Joie adulte, du haut vers le bas. Dégustation à petites dents ; langue complice.*

*Suprême bonheur en fin de course, celui de saisir au bout de l'index, sur la phalangette mouillée, ces graines de puce et de les poser sur la pointe de la langue toute prête à fondre.*

*Délices, ô mon Oncle.*

Ses vertus ne sont pas toujours vertueuses.



# LE CERFEUIL



*b. graine.*

Aucune arrière-pensée de ciguë dans cette herbe fragile, de sang pâle, gracieuse en toute innocence. Sans histoire, sinon celle d'un terreau qui a pu lui donner des vapeurs.

Son poison, s'il est, appartiendrait à sa gracilité et à son ignorance du dialogue qui s'écoute ou s'écrit. Ouvert, avant tout, aux murmures des papilles. Voire du silence.

Suavité platonique.

Légèreté : légèreté de traits (de la branche à la feuille, de la tige à des plumages à peine crépus, frisés, ailés), légèreté de tons (vert de nacre dans l'aube qui blanchit ; blond, presque doré – vu de profil, au bord de l'œil – dans le soleil de plein jour).

Son feuillage s'aère dans le petit vent et s'éparpille.

Transparence d'un parfum conçu pour le printemps et les soupes de jeunes légumes (autre transparence, autre légèreté, en surface presque sur des fonds liquides aux opacités savoureuses, qui alimentent la langue plutôt en long qu'en large).

Un brin suffit.

A écraser entre deux doigts et à respirer sans ivresse, pour la ténuité d'un plaisir prêt à s'évaporer.

Le nez en est tout menu.

Elle fleurit, cette herbe discrète. Mains ouvertes à plat – ombelles

aux beaux étages, parapluies, parasols – parties d'un même bras, bras fin comme une grosse ligne, et peuplées de blancheur en particules, petites fleurs au point de croix sans croix.

Il en viendra des graines qui, au microscope, pourraient paraître noires.

Souvent au centre de cette soucoupe aux rêves libanais, une pupille luisante comme un insecte.

Il se mesure en pincées (450 graines dans un gramme) avant d'aborder des grandeurs hors de terre. Semé à la volée, il appartient au geste, mais son vol reste sage, retenu, calculé aux dimensions du mètre plus ou moins carré que le potager lui réserve. Libre sous surveillance, celle, par exemple, d'une ombre venue du nord qui le protégera d'un coup de chaleur.

*Mémoire.*

*Il y avait, le dimanche, sur la table, à l'entrée, des tomates dans un plat plus ou moins d'argent. Tomates à la peau mate, velours sans reflets, faites pour rouler sur le vert cru d'un tapis de billard, farcies de saumon (en boîte) et de jaune d'œuf écrasé.*

*Un petit chapeau taillé à la mesure du fruit fermait ces encensoirs rondouillets et immobiles.*

*Restait l'essentiel.*

*Pour l'œil et ses appétits.*

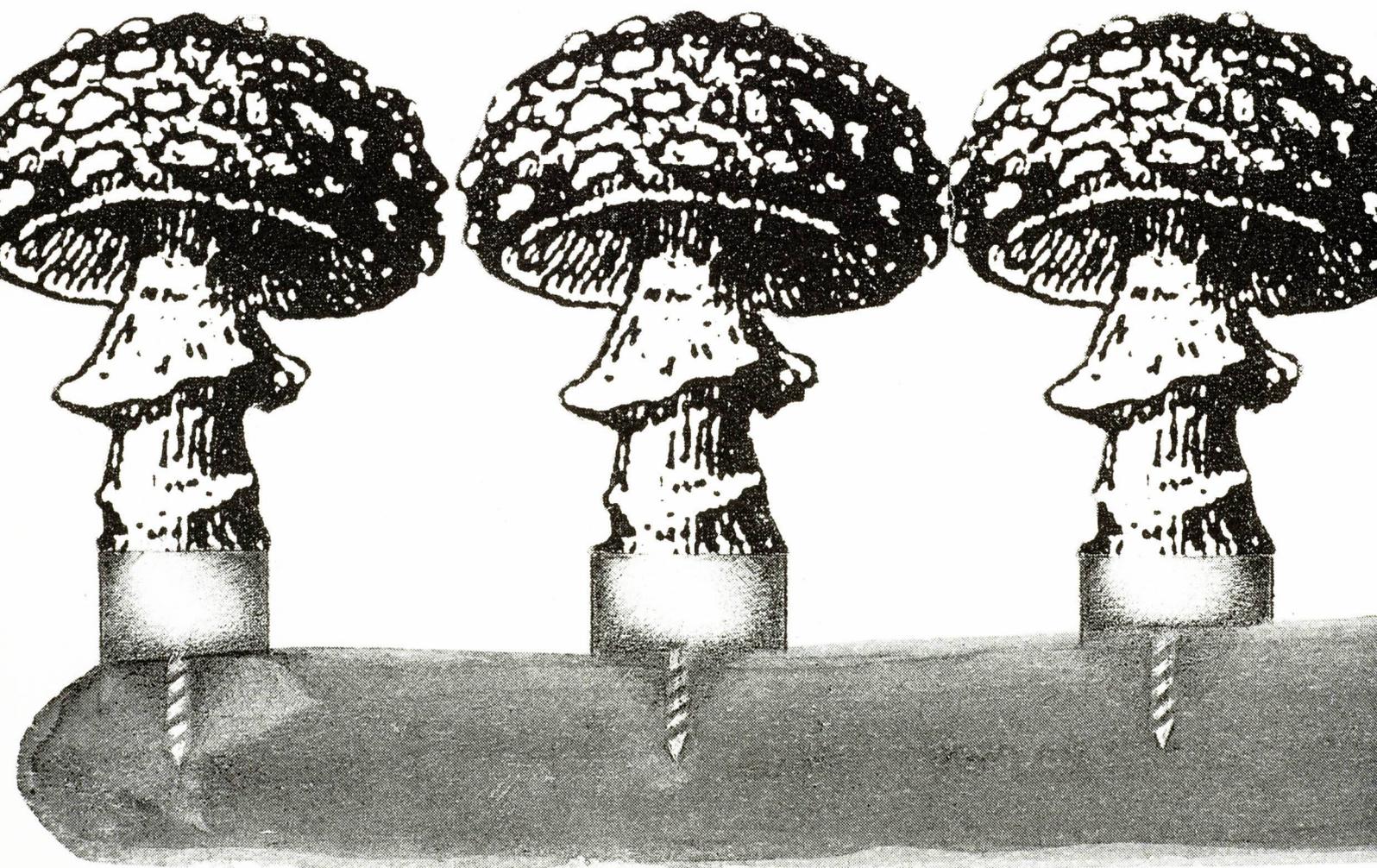
*Comme la trace d'une patte de passereau d'eau douce, en étoile à quatre doigts, sur cette calotte de cardinal, le brin de cerfeuil et sa ponctuation définitive, indispensable.*

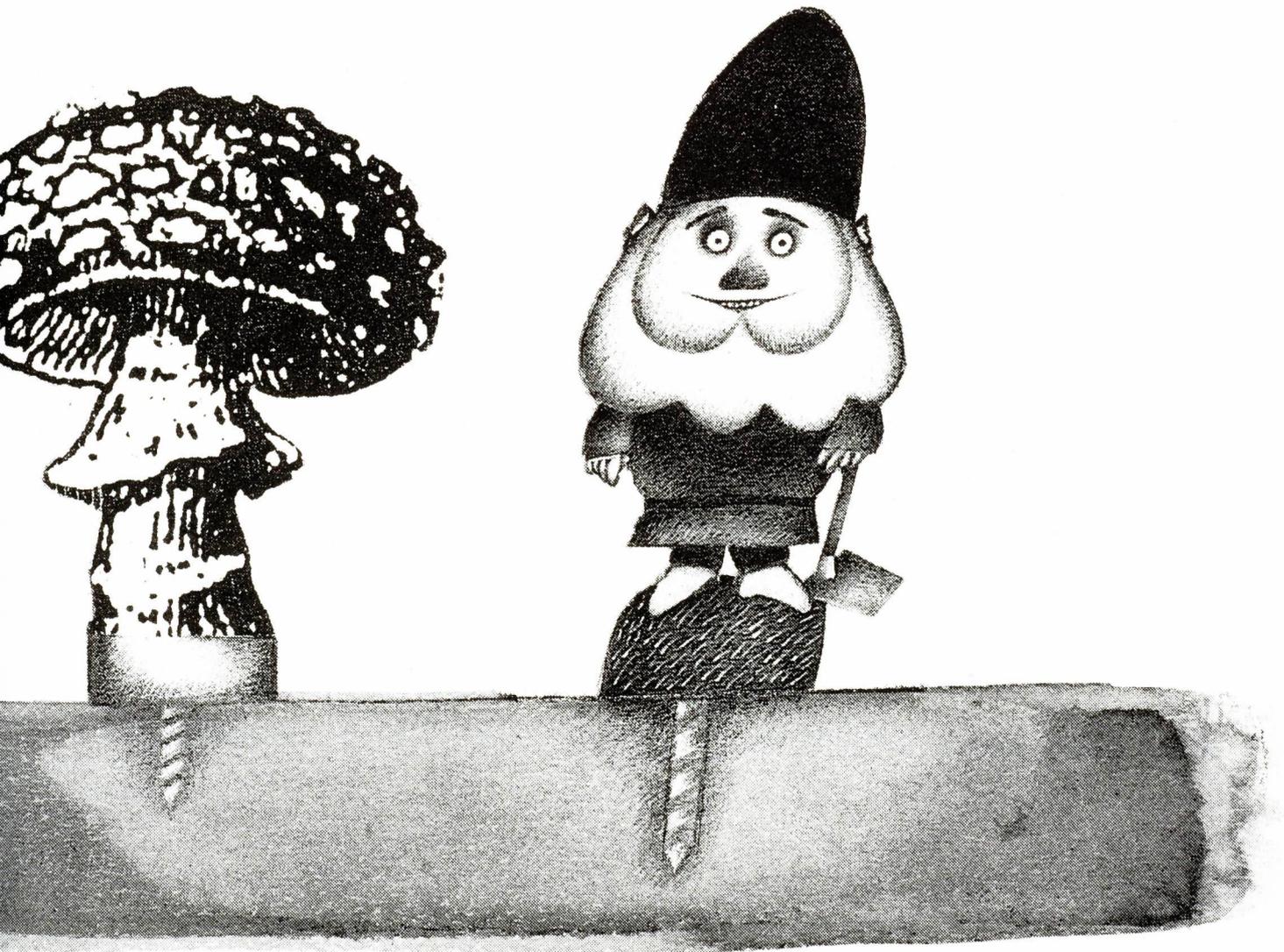
*Parfois une crevette nue y ajoutait sa friandise de nymphette.*

Chevreuril (aux murmures de fougères et de rousseurs de poils),  
cerf (aux ramures pubescentes et aux odeurs un peu moites).  
Cerfeuil de mots, sans cercueil. Feuilles de cerfeuil, sans écueil.



# LE CHAMPIGNON





Singulier, si l'on veut.

Nombreux, en tribus de couleurs et de formes, dans et sur des sols d'éponge, dans des ombres et des humidités tièdes.

Dans des prairies de Thiérache (la géographie a ses caprices et ses odeurs) qui montent et qui descendent, de haies à satiété pour meubler et séparer, aux bouquets d'arbres et de vaches.

Ils y sont.

Bédouins de nuit à l'arrêt, dans des matins frais d'été, dans la rosée et sous les hauts poils des herbes.

La chaleur de quelque crottin suffira à les faire surgir en familles. Chapelets sans ave, sans maria. Avec des têtes de nougat rond et, sur elles, une peau de fin molleton.

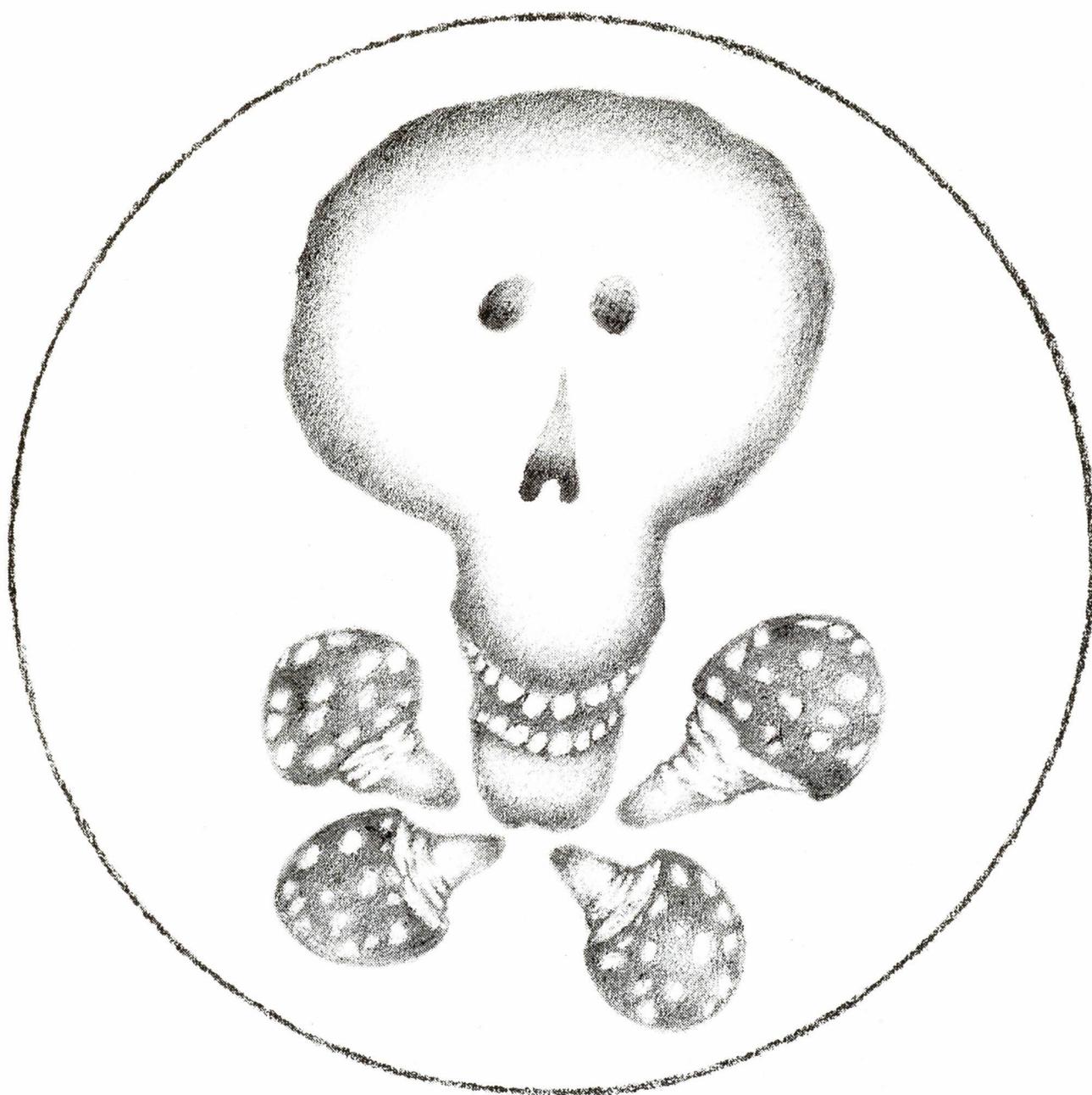
Joyuseté mutine pas loin des jardinets aux féeries de plâtre.

Ils peuvent avoir l'éclat de dents blanches sur la margelle d'une bouse un peu usée et sont prêts à disparaître, en poussière molle, comme ils sont apparus.

Ils s'abritent de toute effervescence pour prolonger de quelques heures leur existence en clin d'œil, mais s'abandonnent distraitement à l'humeur d'un sabot, à l'appétit d'un bec, à la main gourmande d'un cueilleur armé d'un seau et d'un béret.

Il est mille autres espèces qui sentent le beurre des fricassées, mille

autres aussi à tête de mort et de coliques.  
Il en est de Paris qui ont un accent de banlieue.



# LE CHOU



Il en est de bronze (aux moirures vert-de-gris), de rougeauds, de violets (reflets d'étincelles), de vert pâle, de vert cru, verts d'émeraude, verts de mer, de blancs (presque), de jaunes, de joufflus (aux pommettes miroitantes), de ventrus, de géants, de pommés (cabus comme une bosse sur le front), de frisés, de rasés, de cloqués, de floqués, de crépus, de chauves... Même de fleuris (certains à l'italienne)...

Famille nombreuse aux consanguinités aléatoires, diffuses ou exubérantes, épanouies ou plus énigmatiques.

Pas de rumeurs d'alcôve, bien que l'horticulteur, le jardinier ait plus d'un tour dans son sac.

A ciel ouvert, parfois couvert.

Prendre une feuille de chou (à l'imagination ample et friponne), l'ouvrir à plat avec des soins qui ne brisent pas, attentif à la tendreté des bosses et des creux, des ravines et des méandres, l'épingler comme un papillon déplié, et faire face.

Livre d'une page, livre d'images...

De terres irriguées, de paumes, de cervelles, de dentelles à l'aiguille, au fuseau, au crochet, de fronts de mères grands, de Grand Canal dans des rizières de Chine ; delta du Nil (exemple), papier chiffon chiffonné, élytres d'éphémères et d'infusoires, ailerons de raies, pattes de mouche, de chauve-souris, crépine d'agneau, vessie de porc... Bric-à-brac aux débordements aériens,

aux déploiements liquides (de miel et de laitance), aux écartèlements de rêve et de raison. Divagations de microscope, de télescope, d'œil grand ouvert, de paupières baissées, de délires attentifs.

Chou de Bruxelles.

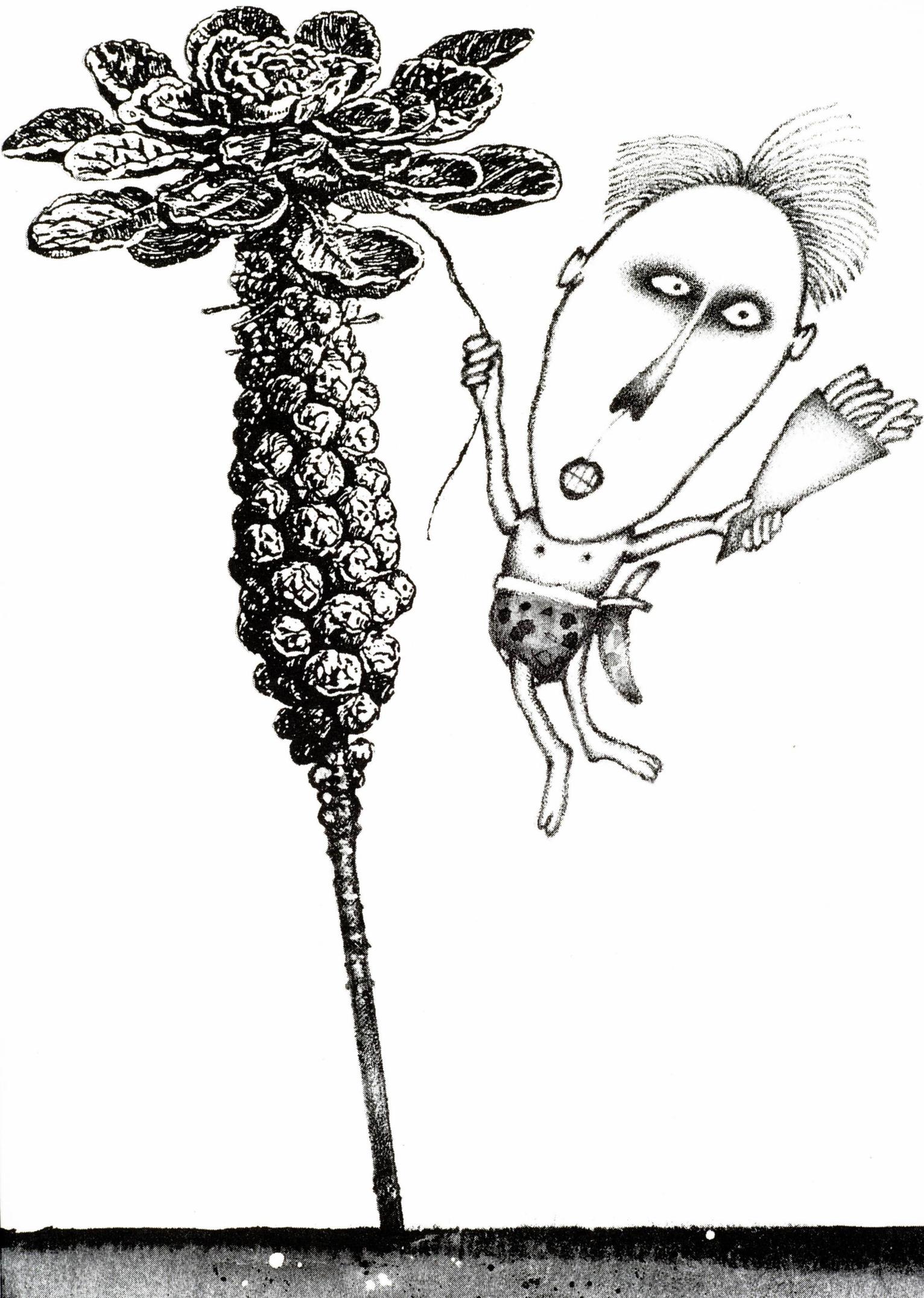
Mât de Cocagne, sans auréole de fer et de guirlandes, mais à échelons variables. Tuyauterie sous un chapeau.

Son manche de brosse (qui sera nu et creux dans les jardins de fin d'hiver) monte droit, tout pommelé, tout garni de « rosettes » bien accrochées à leur monture, et s'épanouit en parasol, aux larges feuilles porteuses d'ombre, ailes immobiles, veinées et vite jaunes, jaunies, au bord du temps qui court, déjà prêtes à meubler avec d'autres (trognons et épluchures) les pourritures du compost au pied d'un mur aux végétations exubérantes.

Est-ce la faute aux gros cousins si le chou de Bruxelles continue à paraître plus mignon (tendre petit chou) qu'il n'est, plus boulette que boulet, mieux fait pour les jeux de billes que pour les jeux de quilles ?

Chez les uns, il suffit de trois feuilles écartées (les trois premières qui se recouvrent comme des mains) pour découvrir la rondeur d'un crâne lisse et net, d'une propreté de chauve parfait, que n'endommage aucune fontanelle inutile.

Chou-fleur. Cumulus pour des orages démunis d'éclairs.



Farci ou en potée, le chou s'accommode des imaginations gourmandes et des salives riches. Sa générosité palpite dans les vapeurs d'une assiette profonde. Ciel chargé de moiteurs à l'assaut des narines ouvertes.

Mais en salade, l'assiette plate, plus sobre et détachée, suffit. Elle convient mieux à la simplicité de l'huile et du vinaigre, et à la frugalité d'une tranche de pain gris. Aussi à la musique craquante des dents croquant la fibre, dents dans les dents. Ruminations *a capella*. Soleil indispensable.

De pleine connivence avec le fond des marmites, dans les brillances de beurre et d'oignons dorés. Ou plus bousculé, plus près du bonnet, dans l'eau bouillante qui le blanchit et l'attendrit, au verso d'un couvercle sautillant.

Mais il y met ses conditions et son haleine n'est pas trop fraîche. Elle est de soufre chaud, mouillé, qui colle aux vitres, aux encoignures de portes, aux couloirs, aux rampes d'escaliers... Odeur qui traîne, lourdaude, d'intérieur de ventre, qui prendra tout son temps pour s'effacer.

Malice des bonnes chères.

A la cuisson, il parle par le nez, malgré le croûton de pain qui aurait dû tempérer ses relents de bas étages.

*Mémoire.*

*Jour de Pâques. Soleil blanc, ciel bleu.*

*Les cloches volent et remplissent les oreilles à ras-bord. Les oiseaux se taisent.*

*On (sœurs et frères) court vers le jardin. On sait.*

*A terre, en l'air (à portée de mains et de bras d'enfants) des fruits superbes et saugrenus : chocolat et sucre d'orge. Œufs de gros oiseaux venus des tropiques de l'air, et des poussins plus jaunes que des jaunes d'œuf. Des papiers d'or, d'argent ; bleu de Prusse, zinzolin... Ici et là. Ici encore.*

*Nos cris apaisent les cloches.*

*La moisson terminée, trois pas vers trois rangées de choux pour le retour.*

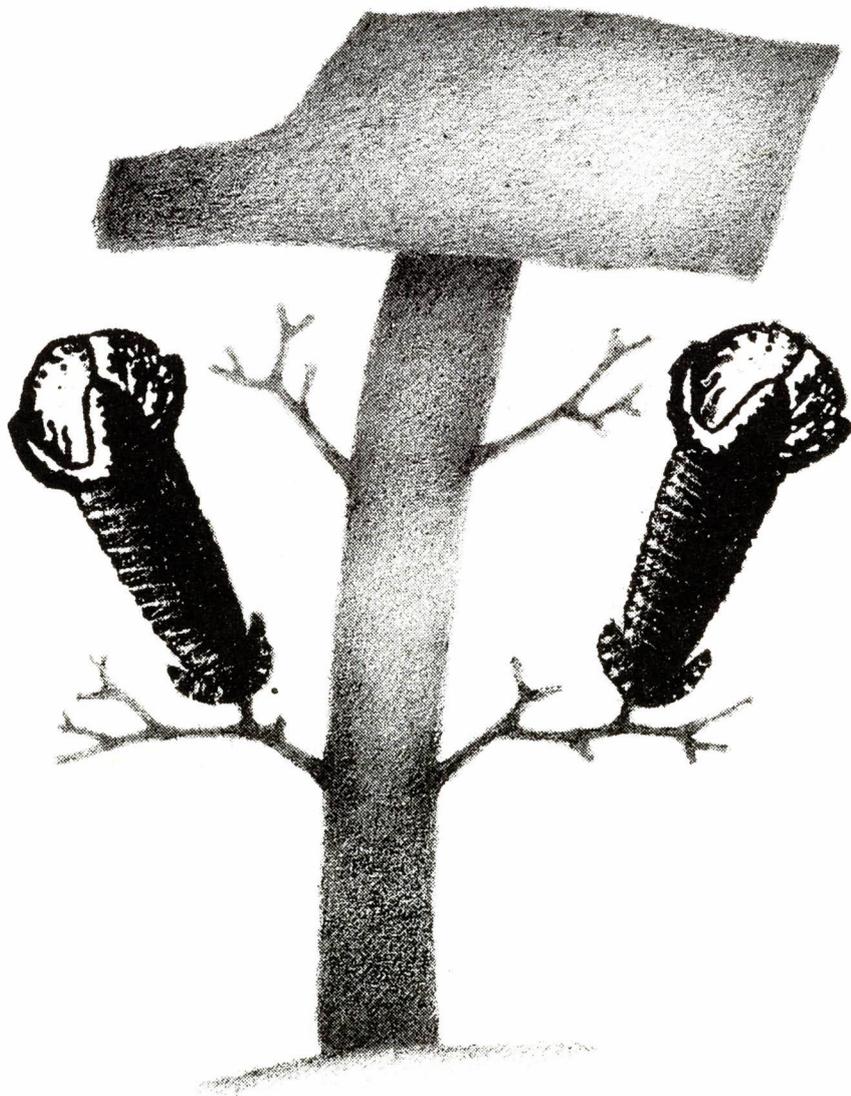
*Soudain, un envol léger de papillons blancs. « Des piérides », dira mon père.*

*Jardin d'hier et des délices.*

Il est masculin, ce chou porteur d'enfant (sans cigogne).



# LE CLOU DE GIROFLE



Tête et pointe ; fine gueule branchée sur une jambe de danseur étoile, toujours enrobée (bien que sèche) de sa sueur.

Quand on le retourne sur ses oreilles de crustacé, il surprend par son immobilité.

Redevenu bouton de fleur, il circule davantage et transpire jusqu'à la giroflée.

Un peu girafe aussi. Girafe au manteau plus foncé et aux pattes plus courtes et moins nombreuses.

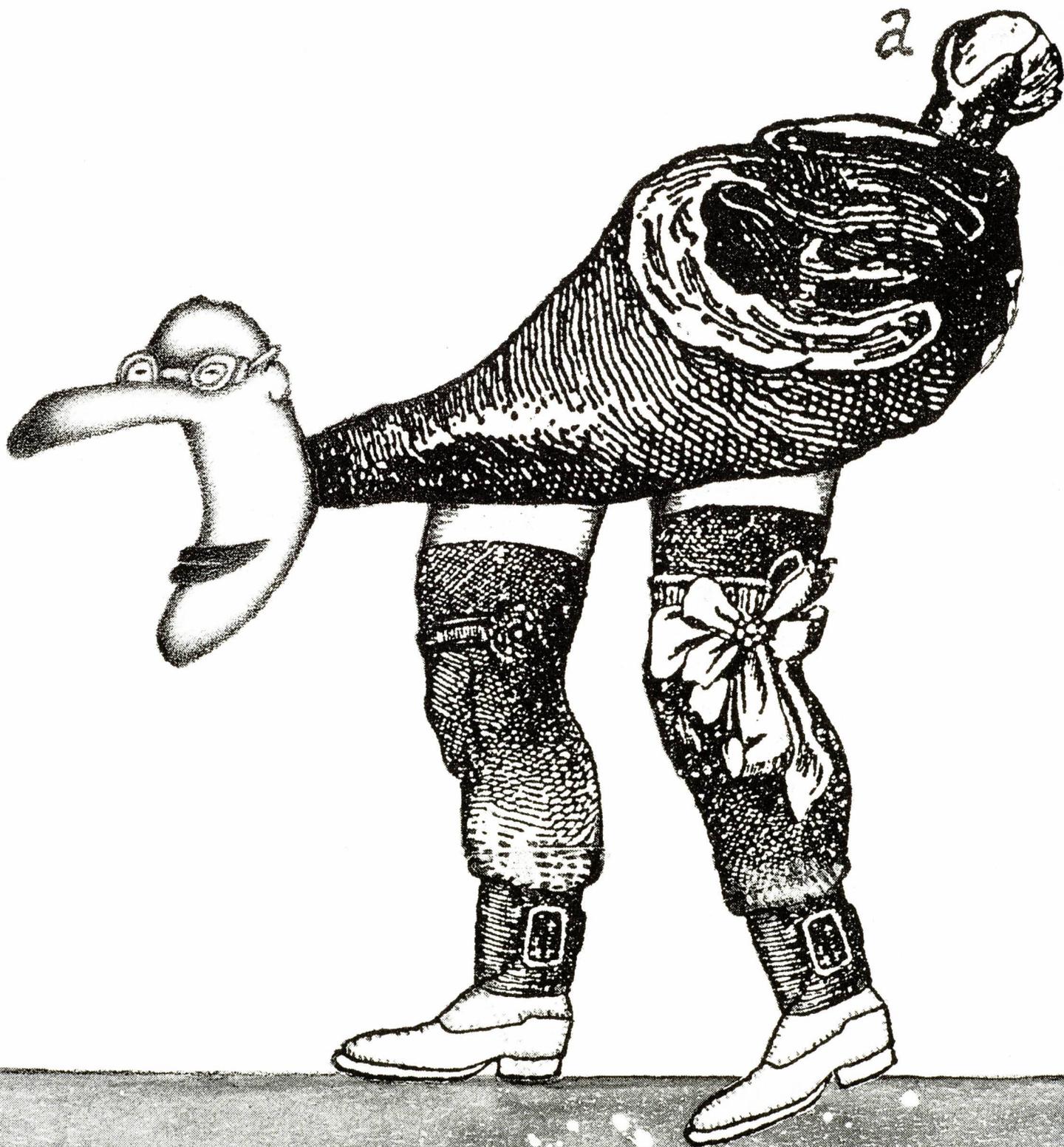
Hameçon dans le bouillon (pâle comme il convient aux blonds), à l'affût des narines et du palais, il se déguise en astérisque dans l'oignon (voire le trognon de chou) qu'on lui réserve et où on le plante pour mieux le retrouver plus tard, sans surprise, loin d'un coup de dent qui donnerait la berlue.

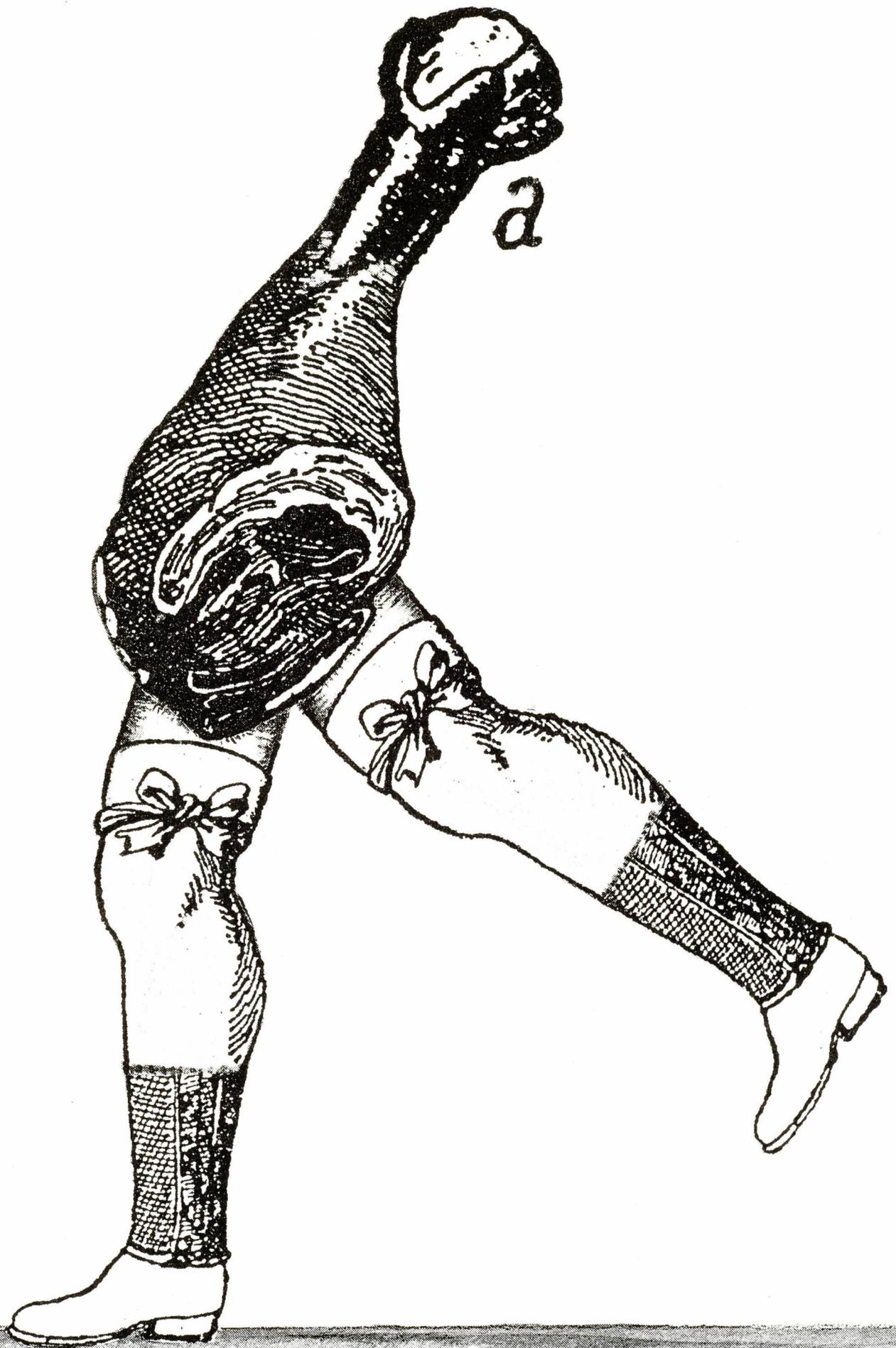
Parfois il échappe à sa cage et va musser parmi les poireaux, le céleri et un peu de poussière d'os...

Je le découvre au creux de ma cuillère, rare comme une fève des rois. Il prête soudain à mon assiette une différence qui n'en vaut aucune autre : écrin de poule aux yeux d'or (tout ébouillie celle-là, sur sa carcasse qui fait naufrage) pour cette freluque qui a tout donné. Pépîte exténuée. Essence d'une existence.

Si petit, sorti d'un si grand arbre, ce clou salue l'ébéniste plus que le charpentier.

Le jarret de bœuf lui doit aussi de belles courses.





# LE CORNICHON



Diablotin surgi d'une fleur, qui se blottit dans l'ombre et le silence d'une feuille chatouilleuse à la fois pour l'œil et la main (la peau grince sur cette floche).

Corne de faune ou de chevrette.

Queue frétilante dans la volute qui la porte, avec la légèreté d'une virgule dans une phrase embrouillée.

Cueilli à point, lui reste au bout de son museau une plume d'oisillon, dernier soupir d'une floraison.

Mais un souffle de soleil suffit à l'extraire de ses ténèbres, à l'épanouir en saucisson et à l'exposer au grand air comme un exploit. A le travestir en concombre ou en melon un rien jaunâtre.

Noyau de datte grenu, fendu là où il faut.

**Rampants.**

Toute une marmaille narquoise et cornichonne (j'y pense : il y a du tire-bouchon dans ces queues-là).

Un plaisir de chasse (de pêche ? à la crevette ?) aussi croquant que celui que la dent prendra à y mordre, dans un vinaigre peuplé de grains de folles sortes.

*Mémoire.*

*Des pots de terre cuite, solides, faits pour des nuits de cave, aux*

*bords en grosses lèvres (ils ont connu des blancheurs d'anguilles à l'escavèche, ou des ocres pointillés de moutarde à l'ancienne) sont alignés, ouverts sur du vide à remplir.*

*Dans des passoires, épongés, essuyés comme des embryons d'allégresse, des cornichons vert cru (tout à fait cru) et, à portée de main, dans des soucoupes d'une blancheur d'hôpital et cependant tièdes comme des hosties, des branches d'estragon vert tendre et de fenouil vert transparent, du poivre blanc (en grains), des graines de coriandre (féminin), des clous de girofle, des feuilles de laurier, des piments pointus comme des langues d'oiseaux venus de loin... Comptoir d'apothicaire sans balance ni microscope, imprégné de tous les secrets d'une ménagère.*

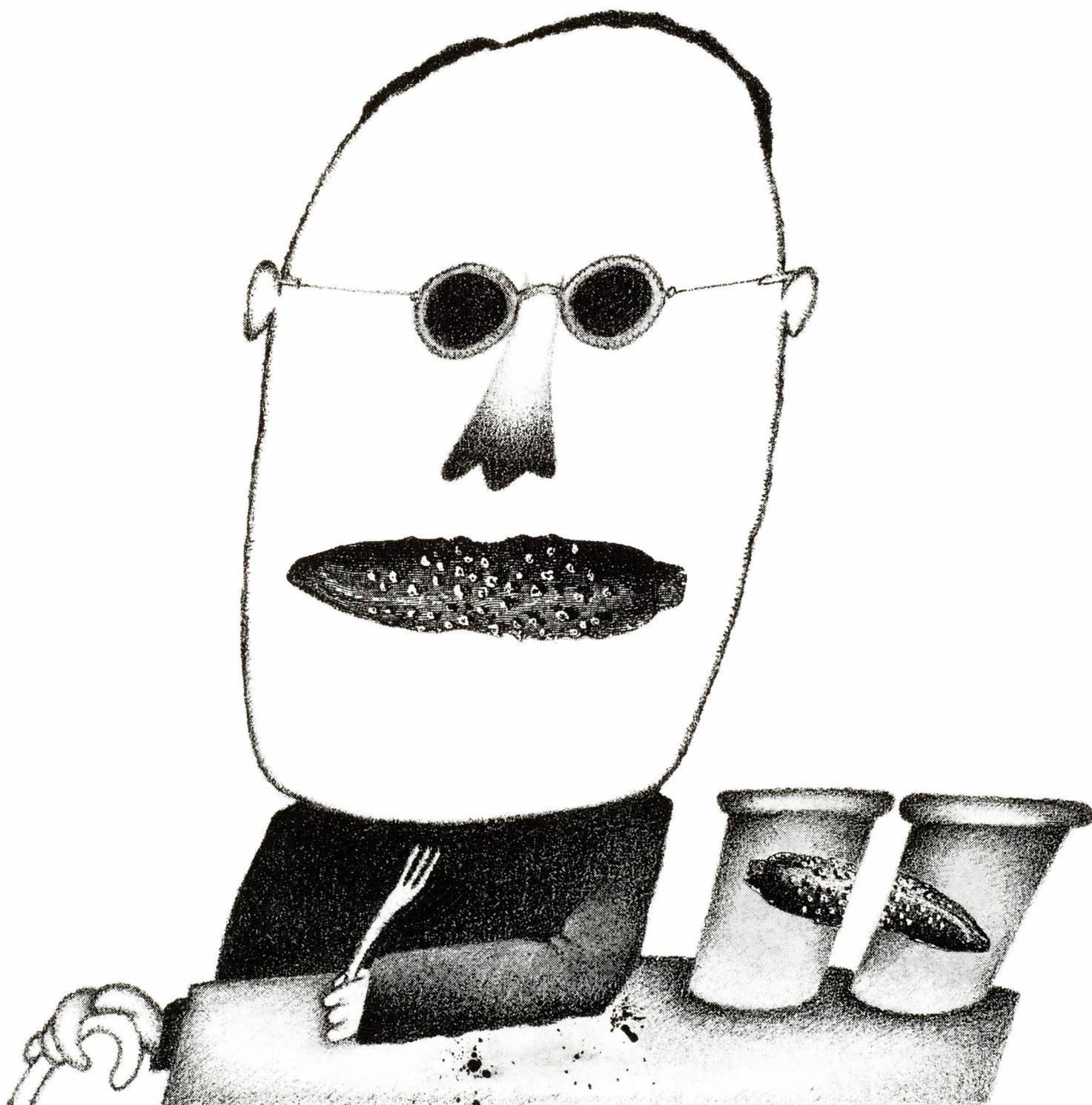
*A distance le vinaigre chauffe et excite les narines ; il bouillonne à peine mais réchauffe la cuisine dans des vapeurs de papier calque. L'enfant qui regarde s'étonne de cette alchimie familière qui ne révélera ses émois que plus tard. Il compte les gestes, estime des quantités. Il se mesure à une arithmétique (\*) qui ne l'impressionne guère mais qui lui pince délicieusement la langue. Ses yeux salivent.*

*Il voit, sûr de sa vision, la tranche de pâté à la bordure de gelée, la feuille de salade (vert blond), les rondelles de tomate, complices juteuses des petits cornichons, d'un vert déjà moins cru, qui craqueront sous les dents de la fourchette. Ils se laisseront cepen-*

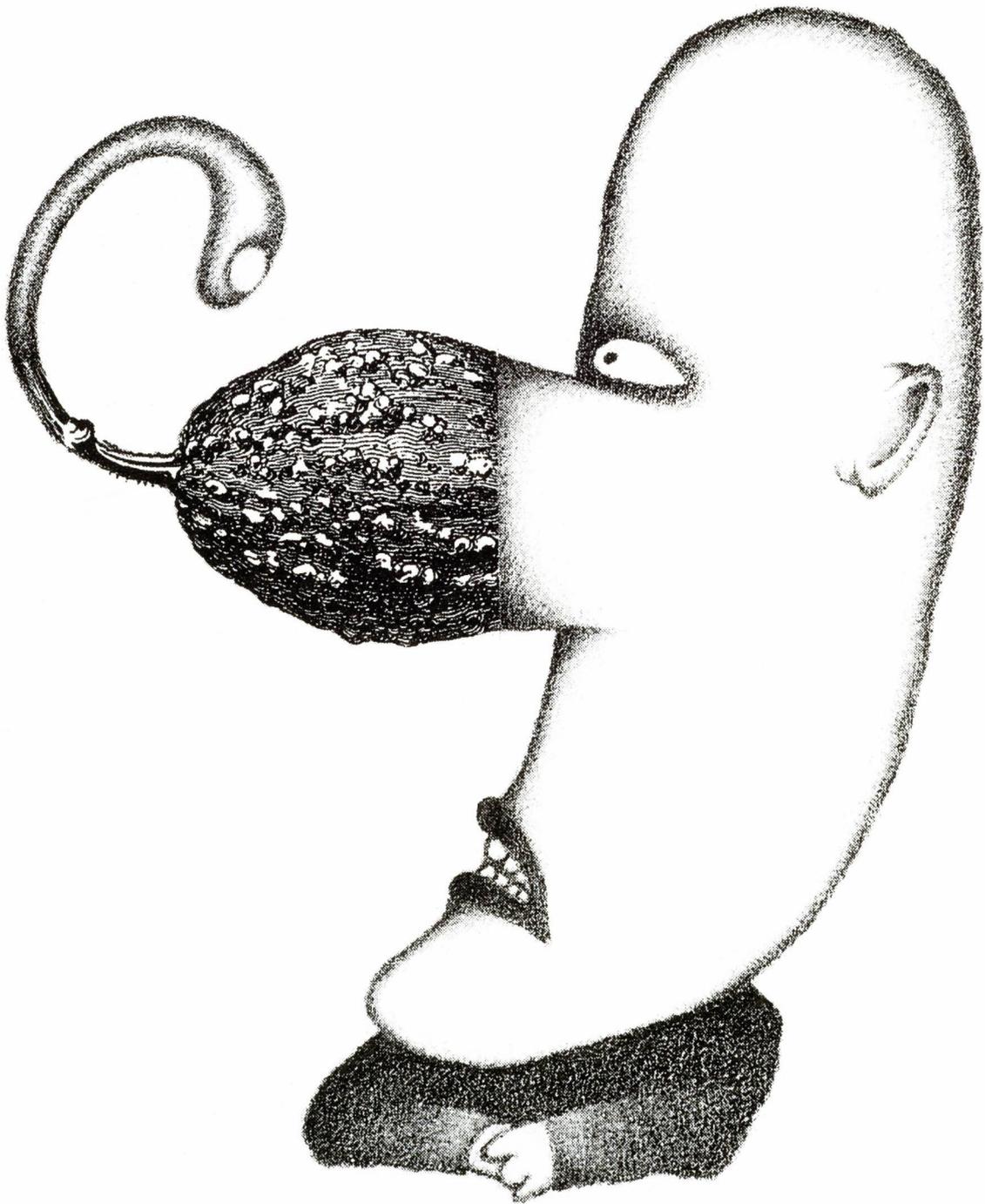
(\*) Les « quantités » ne seraient-elles pas plus à l'aise dans les potiquets de la physique ou de la chimie ?

*dant mieux prendre entre deux doigts que le vinaigre blanchira  
peut-être.*

Cette virgule à peau nue doit aimer le braille.



# LA COURGE

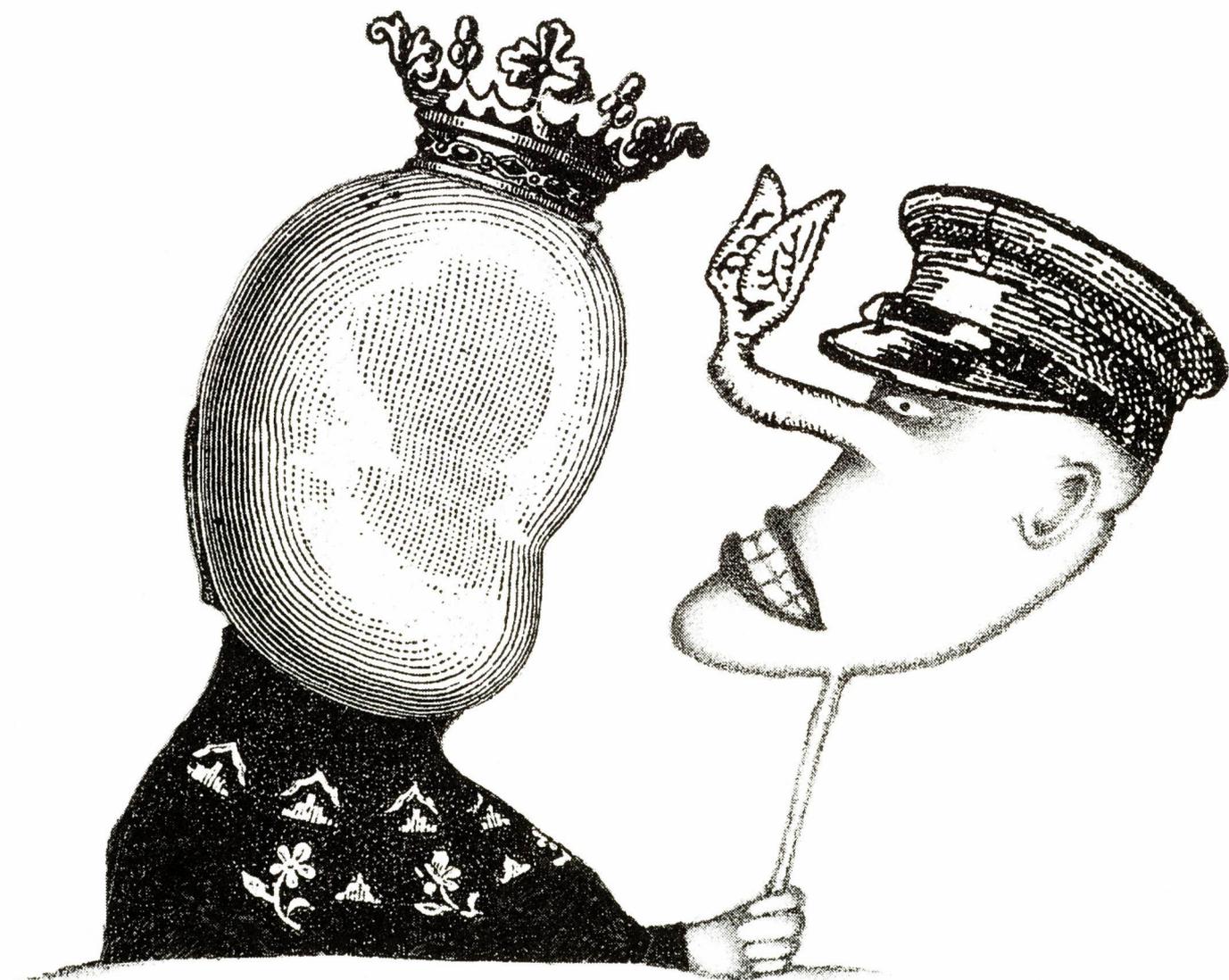


Se gratterait comme un nez venu d'ailleurs.

Nez rond, sans narines, pour mieux dessiner son profil de lamentin sur l'horizon qu'il ne connaît pas, trop prudent dans le touffu de feuilles à poils. Lui reste, quand débusqué on l'a cueilli, comme sur un bout de cornichon (petit copain), le comédon de la fleur qui l'a paré (la dinde aussi connaît cette friandise qui lui va comme un nombril) et qui rappelle un éblouissement éteint et des ombres tièdes, à ras de la terre douce, encore amère d'un voile de potasse de fer.

De la courgette à la courbette, la gymnastique n'est que flagornerie.

# LA FÈVE



Sa fleur est déjà l'ombre de ce qu'elle sera, avec sa gueule de loup aux babines rondes.

Rognon plat d'oisillon, dans son oubliette au duvet d'amande.  
Guitare sans cordes et sans musique (partition secrète).

À l'occasion, elle fait porter la couronne comme d'autres font porter la casquette.

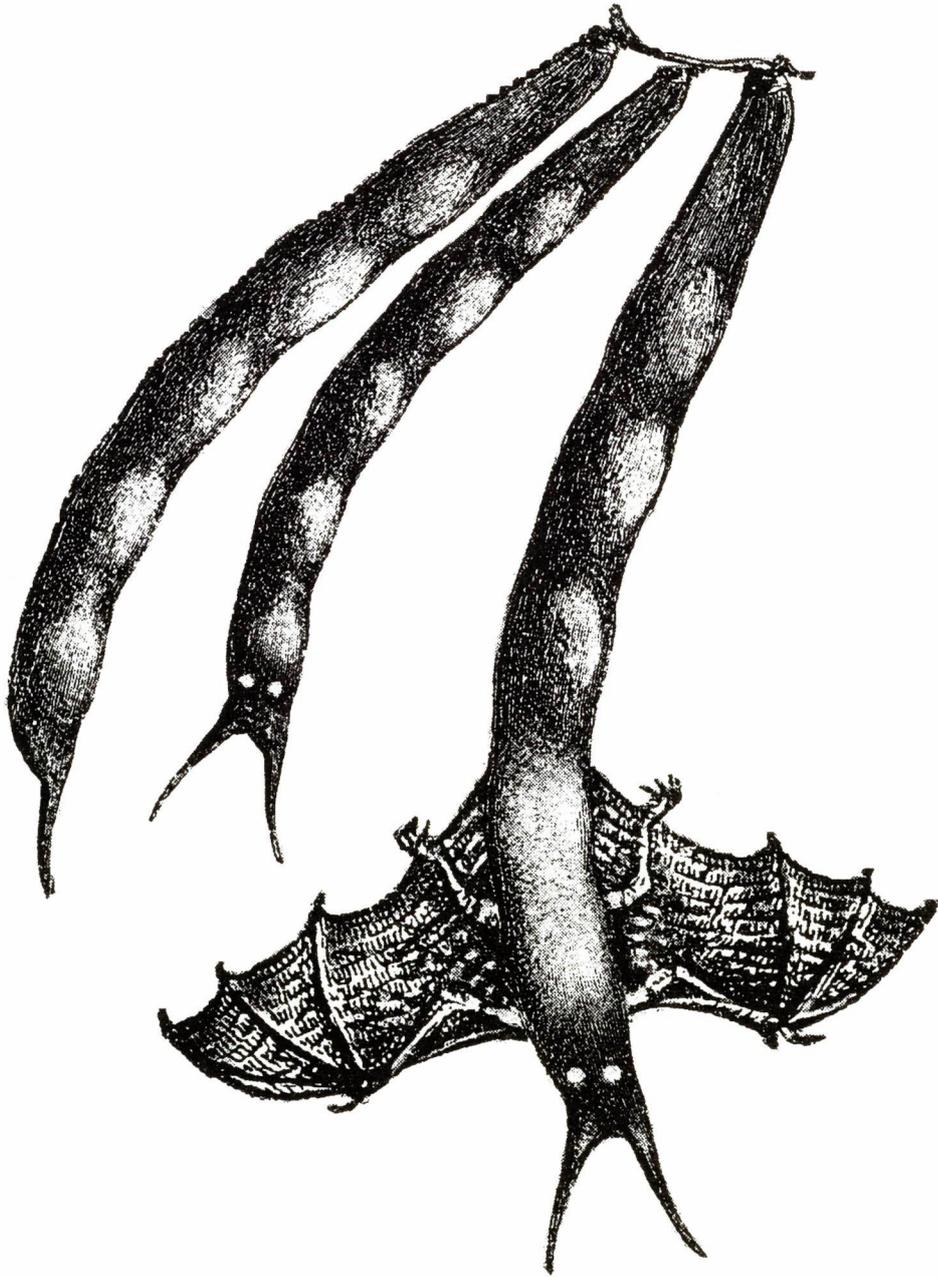
Dans l'ombre de ses cosses et dans ses sueurs de marais, elle élargit les flancs et creuse le ventre.

Quand elle sera bien cuite, et en la forçant des doigts, on en expulsera une paire de fesses symétriques, d'allure andalouse, et on abandonnera au bord de l'assiette une bourse raplatie, défroque d'homme grenouille.

Malgré ses eaux perdues plutôt saumâtres (pâle jus de chique), sa farine est exquise, nourrit la langue en collant légèrement au palais, avec un arrière-goût très lointain de chocolat amer, sous le couvert d'un grain de gros sel.

La féverole, elle, arrive à roucouler.

# LE HARICOT



Dans la nuit blanche, d'un bleu de lait, sous la lune ronde tout à fait tranquille, des profils de perches à haricots. Gibets brandis sans menaces, sans verdicts.

Une brise agite quelques feuilles qui murmurent, de bas en haut. Vie entre deux sommeils, à peine échevelée. Respiration de chauve-souris.

Sur le sol, de grandes et larges ombres de nuit, qui s'étendent, couvrant de biais le sentier, jusqu'aux lilas dont le souvenir des paquets de fleurs ne sont plus que des pâleurs dans le noir.

La terre tremble légèrement.

Des parfums circulent parmi des odeurs.

Ne rament que le silence et de petits cris assoupis.

Dans ces perches croisées, si longtemps étendues pendant l'hiver en grands fagots le long d'un mur ou d'une haie, ou redressées par besoin d'air et de lumière, toute une gymnastique de tiges et de feuilles, partie d'une fève comme d'un gâteau, pour l'éclosion de fleurs blanches, parfois roses.

Ballets menus, frissonnant dans ces altitudes.

Sortiront de fines jambes de ces jupettes, bientôt vert haricot, suspendues comme des pinces à linge.

Fouillis de feuilles, de ramages.

*Mémoire.*

*Rester petit et retrouver le parfum cru de ces corridors de fond marin, où se faufilaient aussi les chats heureux de la fraîcheur et d'une musique habitée de tant de bruissements d'insectes venus de l'autre côté de ces paravents sans miroir.*

*A quatre pas (petits pas) un carré (pourquoi ce mot de géomètre dans la bouche du jardinier qui ne mesure qu'avec ses pieds, sa grosse ficelle et ses planchettes, sans comparer les côtés) de rampants.*

*Les verticales y perdent leurs vertiges et y retrouvent l'anéantissement d'un lit.*

*Rampes et rampeurs.*

Graine ou semence, il se met au sec dans sa gousse qui blondit et se parchemine, déjà prête à s'entrouvrir.

En famille, il fourbit sa peau qui luira bientôt, blanche ou à taches – d'un rouge aussi de peau-rouge en migration –, sur quelque toile cirée : petits reins animateurs de borborygmes et de flatulences, rêvant d'évasion déjà même avant la fourchette (que ses dents épingletront comme des insectes de gros calibre dépourvus d'ailes, d'antennes, comme des larves farineuses).

Une langue de crevette cuite – cicatrice, pédicule ? – garnit un creux de dos ou de ventre.

Je les croyais écossais du temps de mes culottes courtes.





*Mémoire.*

*J'en revois blottis au creux de l'ouate, dans une verre debout sur la tablette de la fenêtre de la salle à manger.*

*Je revois, mouillée comme une larme sans sel, la capsule blanche – ma capsule, mon haricot – déposée, emmitouflée et observée de l'œil de la grande aube à l'œil du petit soir, œil impatient – plus mécanicien que botaniste – de voir surgir une pointe d'asperge verte, ferme dans sa coquille molle, enrobant encore la feuille à venir, avant le déboulé des germinations.*

*Je parlais en classe porteur en tête de cette médaille tiède et inoffensive.*

*M'attendrait au retour, dans sa niche imbibée, ce bébé éprouvette impatient de grandir.*

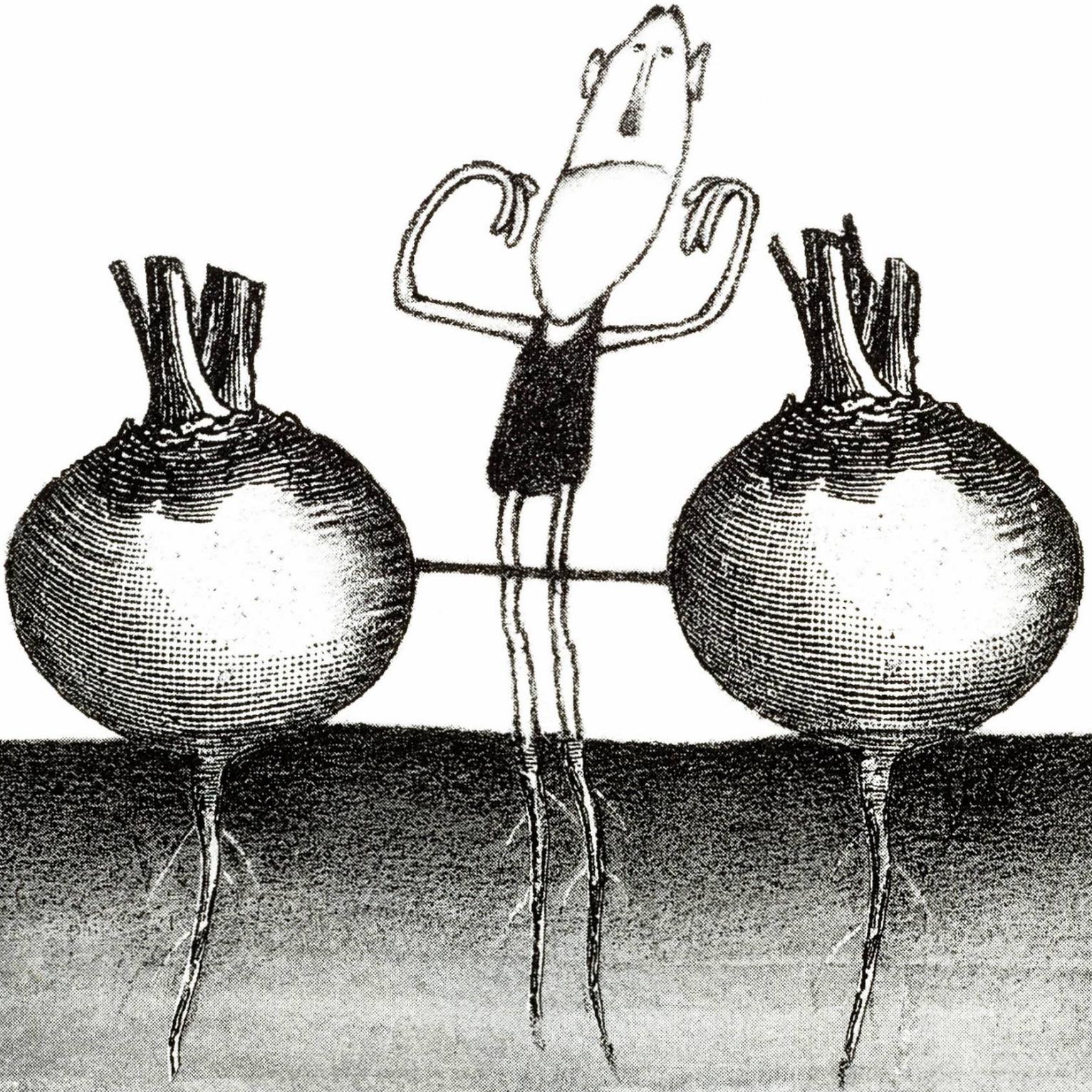
*Mes yeux apprenaient aussi à mûrir.*

*Leçon de choses.*

En mai, ils sautent dans le beurre de la poêle comme de jeunes goujons.

Le cri glacé du haricot vert qu'on brise en deux, en trois, libérant une cuisse blanchâtre de fève tendre.

Et le fin cheveu qui, à la charnière, partant d'un bout en tulipe vers un bout en virgule, se déroule en filigrane de serpentín...



Le péril est dans le mot plus que dans la chose.

Parfum (pour les nez avertis) nu à la peau nue, si nu qu'il ne parle qu'en compagnie – la solitude le déshabille plus encore, sauf au four –, dans le tumulte des vapeurs et des écumes, des ronds de carotte, branches de céleri et bêlements d'agneau.

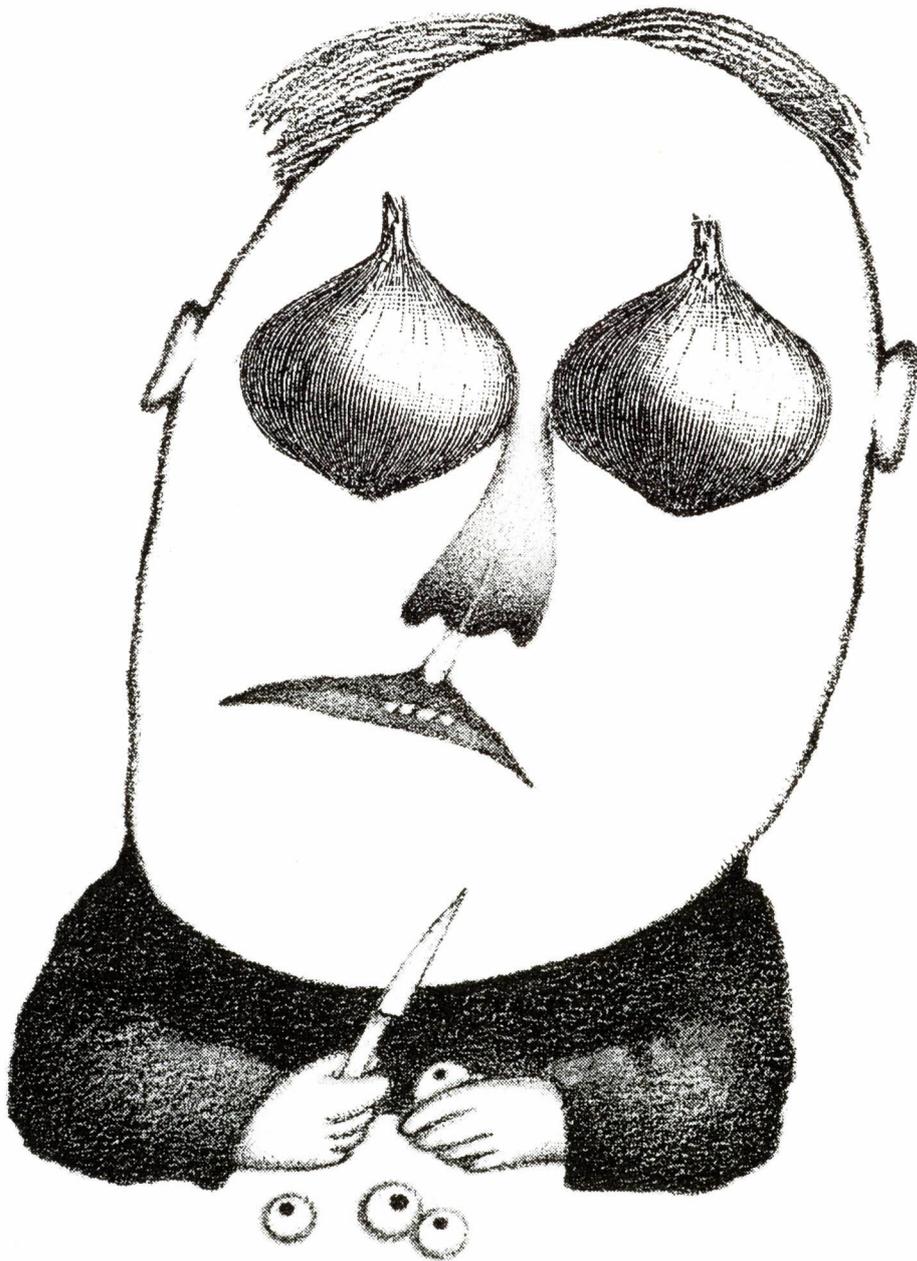
Le pot au feu lui va aussi comme un gant de bonne chaleur.

Une pâleur avec, vers la lumière mais dans l'ombre de ses feuilles un peu rêches, des nuances mauves, comme sur la mer par temps d'orage quelques rayons tombés du ciel, arrondis dans le contre-jour.

Cuit ou cru, dur ou tendre : plus ou moins albâtre.

Dragée de pleine terre, avec une queue un rien simplote ; mais, de profil, d'une élégance de queue de souris.

# L'OIGNON



L'oignon est moins bonhomme qu'il ne paraît.

Ce galet chaud dans la main, rond dans l'œil, est chargé d'humeurs conquérantes : sous sa peau de cuivre rose (des peaux blanches ou violettes lui vont aussi comme d'autres chemisettes), il renferme bien des larmes et mesure ses charmes à la brûlure des papilles, des pupilles.

Il sort de rien. Au bout d'une cordelette d'un vert mou, un rien de dragée blanche et de barbiche d'alchimiste (qui serait finement noire dans une eau-forte de Rembrandt).

Un rien qui, seul sur un morceau de papier journal, le reste de la botte ayant déjà gagné les goulots de terre ouverts à cette diaspora, couvre quelques lettres d'une information qui a peut-être bousculé le monde.

Nul ne l'oublie pourtant. Moins encore le jardinier qui n'aime aucun trou inutile, surtout en début de piste, là où a mûri il y a peu l'amarre du cordeau.

Il peut exploser sur la canine quand il est frais, gonflé de son suc qui monte aux paupières et ronge l'œil.

Ses feuilles font leur ciboulette (en gros).

Sur les doigts, un murmure qui n'aurait pas d'oreilles. Salive pâle.

À peine mûr, la terre le rejette, l'expulse.

Dans la torsade de ses pailles, sur la terre ou la poussière de la grange, ferme dans ses humeurs, il poursuivra son travail de tonnelier, serrant les anneaux de sa chair éclatante (s'il était arbre, on pourrait compter ses ans sur ces rondelles secrètes).

On le fait blanchir dans un beurre qui murmure, puis chuinte, puis chante. Ariette et chaconne.  
Chant de départ pour des légendes dorées.

Il se croquerait comme une pomme, si les gencives avaient sa foi.

Ô, ses petites dents de lait quand, haché menu, il marine dans une vinaigrette.

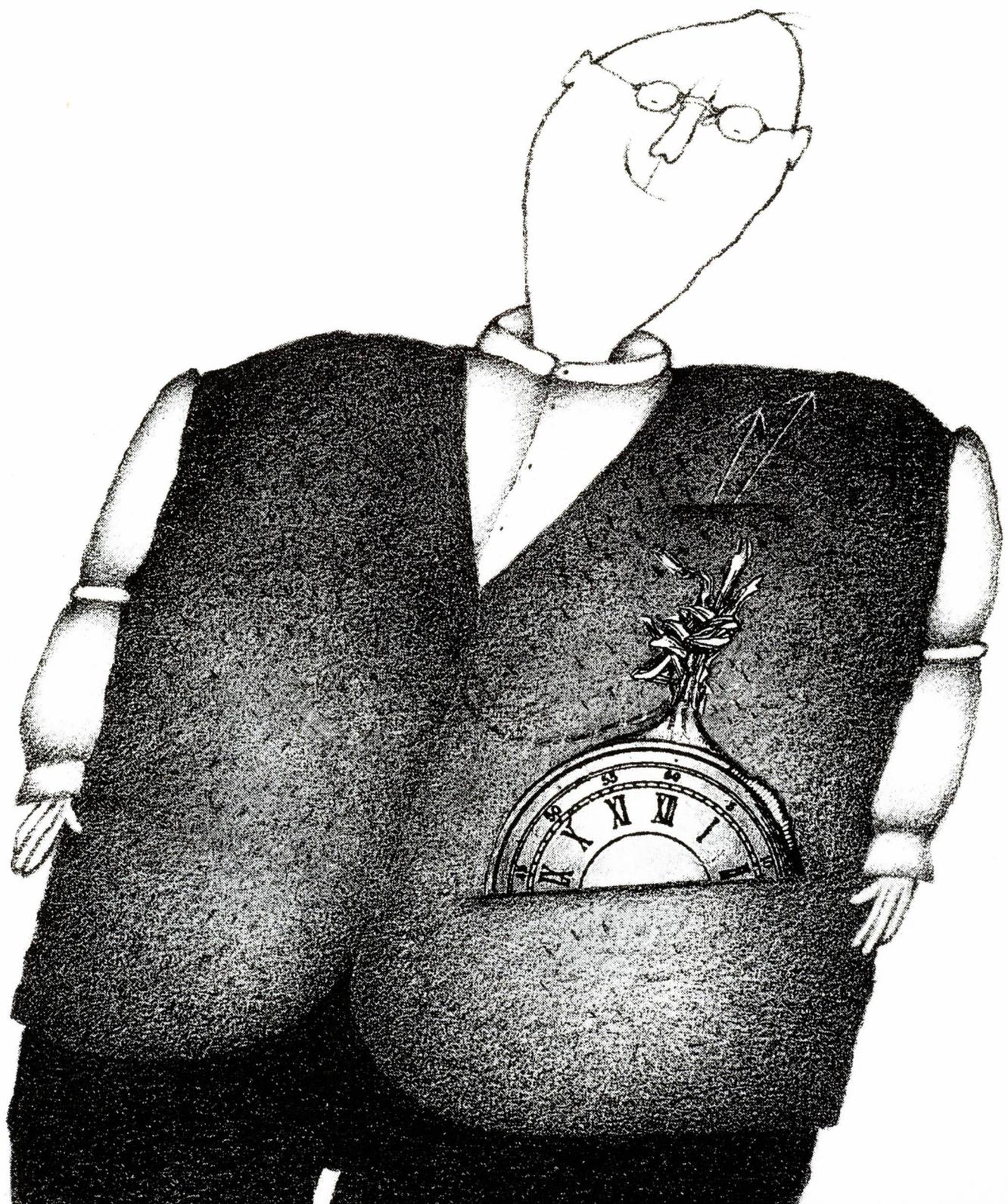
Bien mis aussi les oignons dans leur filet orange tressé à grandes mailles, suspendus dans l'escalier de la cave au même clou que la ramassette .

Indispensables, elle et eux.

*Mémoire.*

*Après-midi de dimanche, chez ma grand-mère. Siestes et soupirs. Quelque part un bruit d'horloge et de deux oiseaux (bengalis ?) volant d'une cage à l'autre : cris de souris, chuchotements d'ongles et de becs sur des barreaux, froufrous de plumes... Odeurs de vieilles armoires, de plantes vertes (terre mouillée).*

*Une bouche siffle à peine comme de la brise par une fenêtre entrouverte. Sur un ventre de vieille femme, court et rond, un*



*tablier monte et descend. La pantoufle du pied gauche est en équilibre sur le gros orteil.*

*Présence imperceptible.*

*Présentes aussi quelques soucoupes, quelques tasses de porcelaine blanche à pois rouges, des petites cuillères porteuses d'armoiries suisses... Sur la nappe brodée, des miettes de biscuits et une tache de café qui s'éteint sans éclat.*

*J'ai dix ans et une chemise en soie naturelle coupée dans un parachute d'aviateur anglais, paraît-il. Héroïque fierté sur mon torse maigrelet.*

*Devant moi, pour meubler un ennui qui ne veut pas dormir, la montre de mon grand-père : oignon superbe à la recherche du temps perdu.*

*Une fine aiguille trotte en sautillant pour faire croire à l'immobilité des deux autres qui savent, elles, comment vieillissent les apparences.*

*Ventre de verre et dos d'argent. Chaleur d'une main lointaine. J'apprends les chiffres romains. Jusqu'à XII.*

**B**el oignon assis sur toi-même comme un ayatollah, tu es ma fête dans la maison, toujours prêt à réchauffer mon palais de petit roi. Déjà ton plaisir me pique le coin des lèvres, dans quelques petits poils mal rasés, blanchit ma voix.

Tes cerceaux se détacheront impeccablement sur le bord de l'assiette (un voile de soie les protège l'un de l'autre) et réinventeront des jeux de bouche.

Je crois que tu n'aimes que ceux qui t'aiment.

Comme le nez, il appartient à l'air, et Larousse aurait pu s'en servir pour diffuser les élans du savoir.

Mais la fleur de pissenlit, plus tête en l'air, batifoleuse de jupon, transparente aussi ainsi qu'une perte de mémoire, ouvre mieux la parenthèse sur les incertitudes de la connaissance.



L'OSEILLE



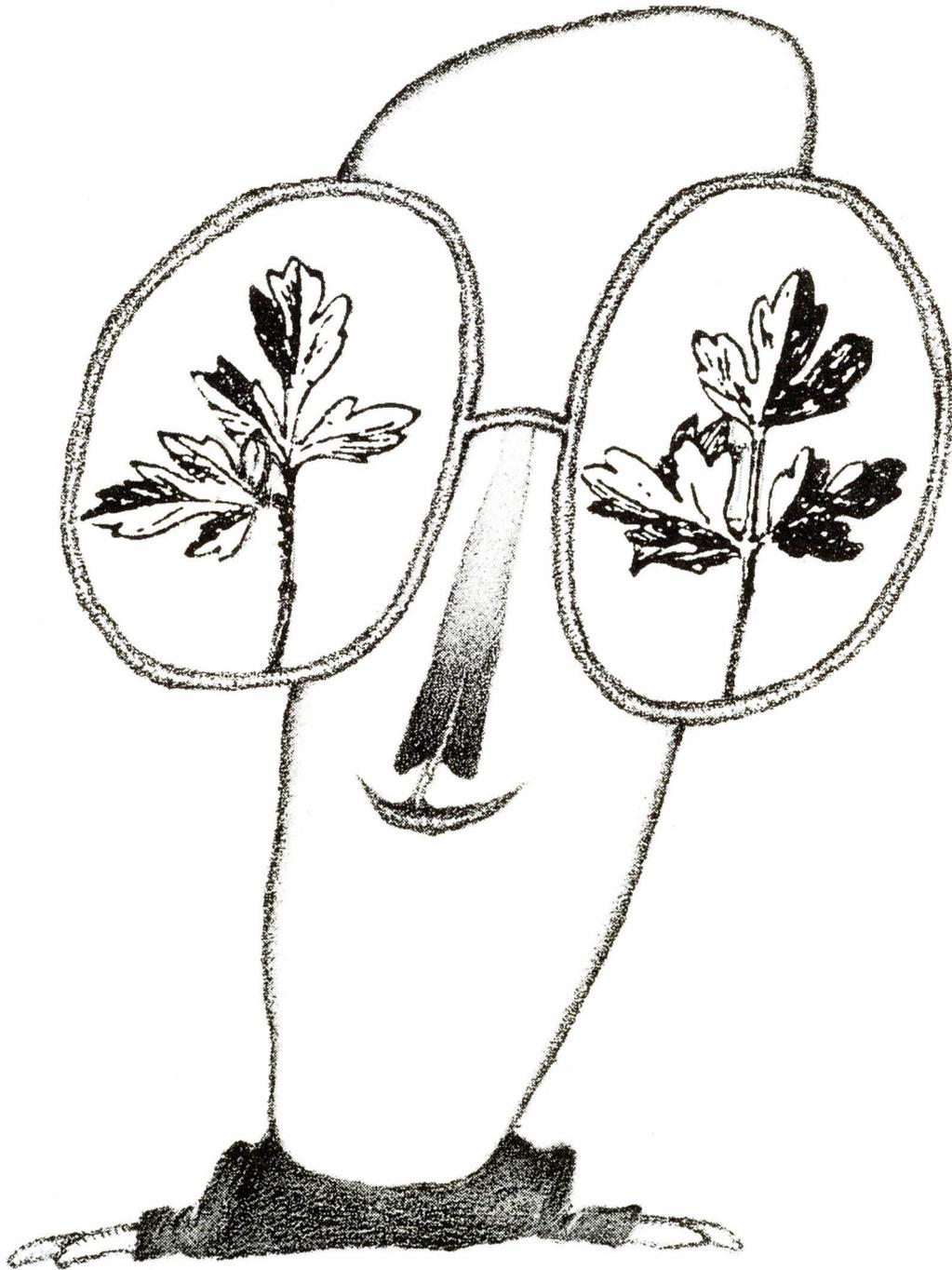
J'écoute ses sons sûrets, et d'épinard et de basilic.

Mon nez bat.

La Mer des Sargasses et de mes rêves miroite dans des grouillements d'anguilles qu'il suffira de couper en morceaux (quatre centimètres) pour les mettre au vert.

Des larmes de citron m'aideront à les pleurer.

LE PERSIL



Il est bouquet : trois tiges et c'est une fête, en couronne, par exemple sur la palette du charcutier.

Dans les narines d'une tête de veau, il chante la vie des vivants, anime d'une frange de printemps des yeux clos, une bouche silencieuse, un bout de langue un peu épaisse pour un gourmet. Il poursuivra notre rétine et ses salives jusqu'à la hure, voire la tête pressée (plus définitive), saisie dans des marbrures de gélatine et de chair rose rouge.

Trop près de la terre, le persil comprend mal le poisson, ou se fait mal comprendre du poissonnier, mais s'en tire assez bien avec la gueule plate d'un brochet ou le gris bleuté d'une truite en gelée (tranche de tomate à la rescousse toutefois).

Plongé dans la graisse bruyante, il en sort comme une violette de confiseur.

Grésillement du bout des dents.

Trésor sur le dos d'une croquette de crevettes. Dans une assiette, sur une terrasse en bord de mer (du Nord).

Un peu cerfeuil pour les myopes.

Existe aussi par le bruit de pointes de ciseaux dans le fond d'un

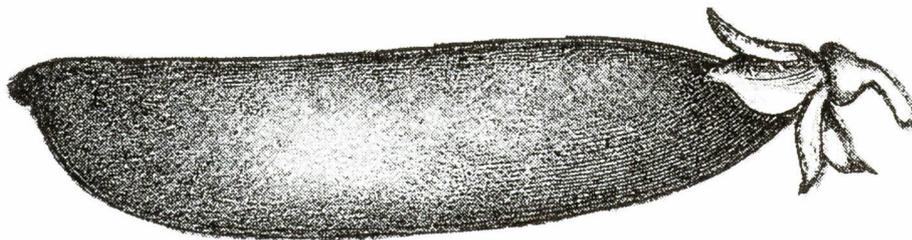
verre : bouquet réduit en pâte solide, plus vert qu'il n'était, presque noir dans l'ombre, à point pour se fondre dans des sauces comme on s'abandonne.

Ne garde son « l » (prononcé en liquide lourde, sans muette à la croche) que dans certaines bouches qui aiment se mouiller et dans certaines lessives qui lavent très blanc.





# LE PETIT POIS



À la mesure de sa taille, il fait vite foule. On peut apprendre à compter sur lui.

Un ongle suffit à l'expulser de sa cosse (dont le parchemin brille comme un ventre de cuillère) et le faire sauter dans la passoire. Il y roule sans sonnette : un son plutôt mat, trop tendre pour faire vibrer des peaux ou des gongs, trop rond pour faire chanter des cordes.

Le silence s'installe vite dans le tambour plein, mais la vue aime à rouler sur ces billes devenues immobiles.

Seul et menu dans l'assiette, avec des allures de jouet, de toupie sans tête et sans ficelle.

Il roule de ses propres ailes et la fourchette qui le poursuit lui laisse toutes ses plumes.

Fleurs purpurines et babillardes ; senteur de sucre impalpable.

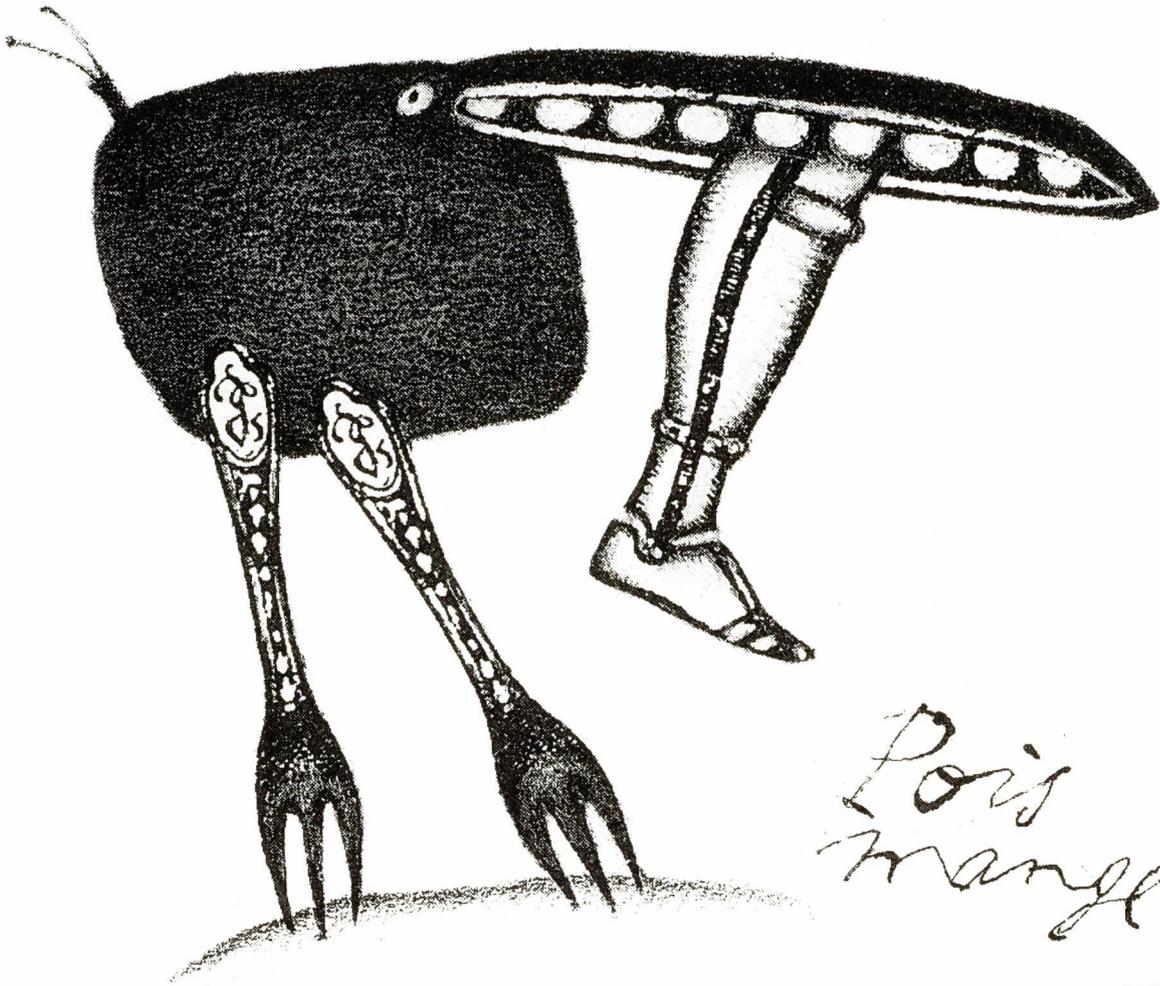
Pois mange-tout. Pois cannibale.

Mots gourmands.

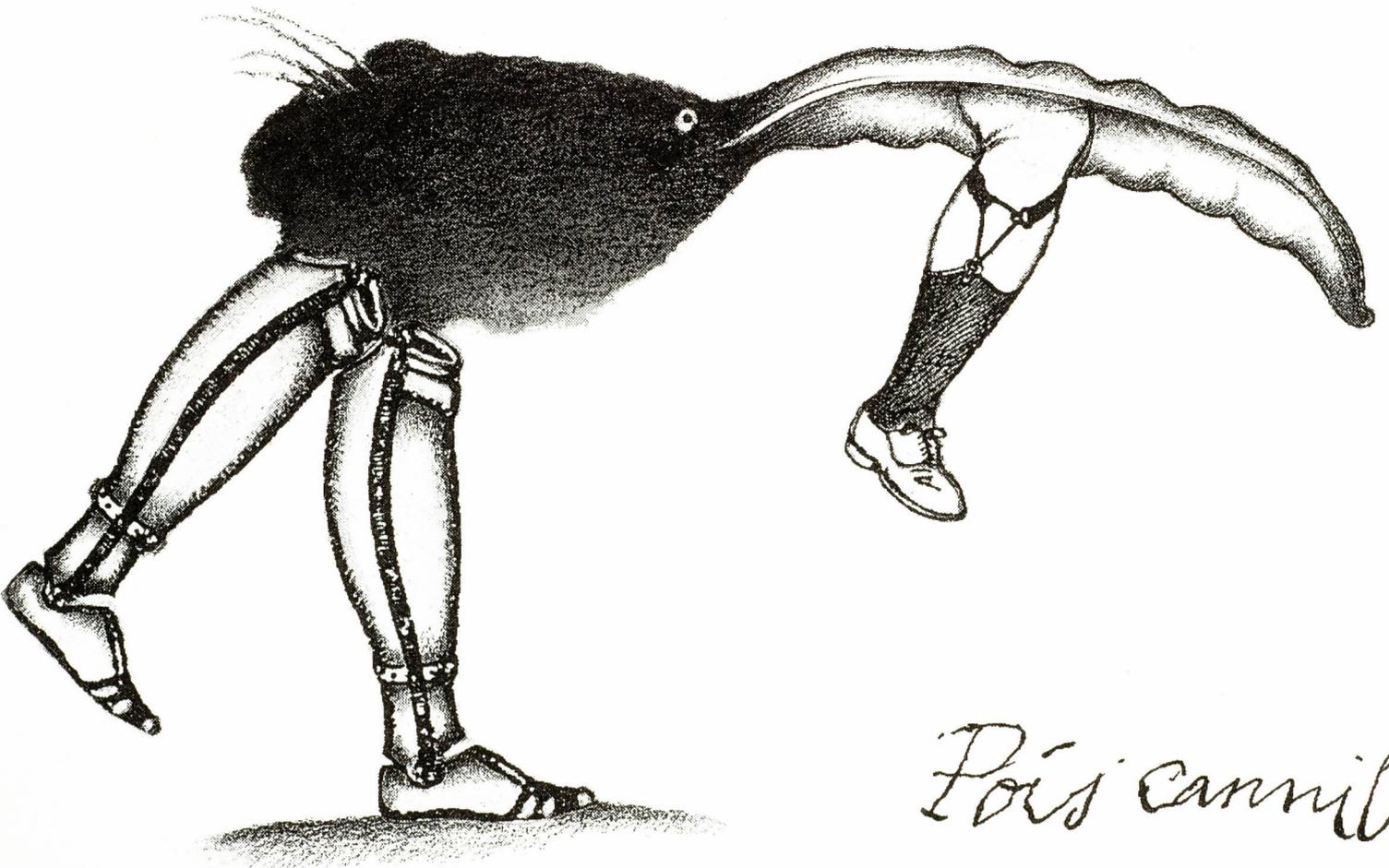
Tripatouillage de laisser-dire et de casserole.

Plat qui, quand on le croque entre deux doigts, éclabousse un peu d'air autour de lui.

Goût de fleur aussi, entre deux dents.



Pois  
mange-tout.



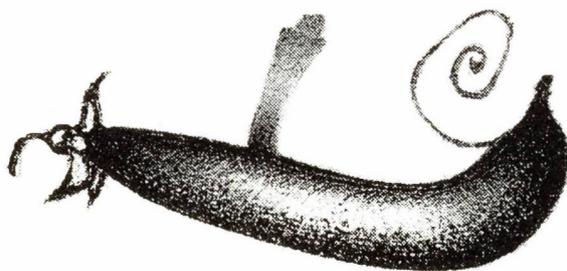
Pois cannibal

La fermeture Eclair qui le déshabille n'a pas de dents : un fil suffit à l'effeuiller.

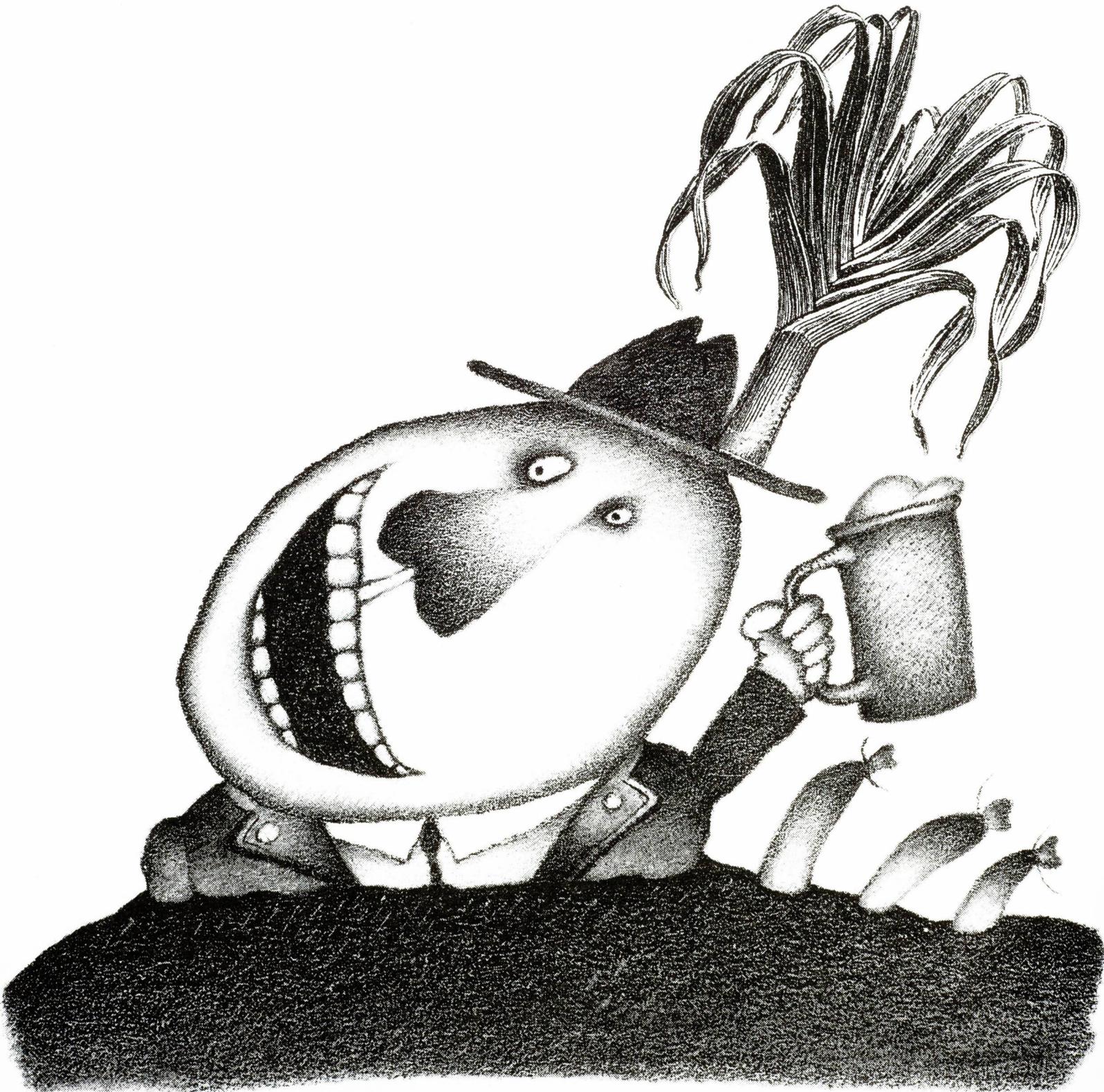
Sa cuisson n'exige d'autres sortilèges qu'une assiette profonde et un peu d'eau claire, posée en couvercle comme un capuchon de comédie ; elle ne peut broncher sur ce qui s'anéantit et se construit à pleine vapeur.

Une feuille de laitue s'ajoute à tout.

Dans ma chaussette, le petit pois s'écrase, pas fait pour ma marche de roturier qui semble appartenir à la famille des haricots.



# LE POIREAU



*Mémoire.*

*Trous en enfilade, réunis en lignes droites selon le tendu du cordeau et la rigueur du plantoir. De l'un à l'autre les centimètres se mesurent à la planchette, tranche de bois blanc arrachée à un cageot.*

*Un à un, les jeunes poireaux (encore en tas, comme de jeunes oignons, sur un morceau de gazette – à la une ? – mêlant les barbichettes de leurs radicules raccourcies et la gracilité de leurs corps d'adolescents, le feuillage coupé dru d'un coup de couteau sans bavures) iront meubler ces entonnoirs bientôt trempés d'une rasade d'eau claire sortie d'un arrosoir sans pomme.*

*Ils ont le pied marin, ces jeunets.*

*La terre s'effritera et ramollira les goulots pour mieux serrer les tailles.*

*Les têtes sont encore penchées (feuilles comme des mèches), dépaysées, mais se redresseront plus tard droites vers le soleil. Vigueur de plumes sur des chapeaux autrichiens. Oberbayern à fleur de terre.*

*En bordure, là où un peu de mousse grignote le sentier, des sabots garnis de paille attendent des pieds, le temps d'une lampée de café noir dans une arrière-cuisine.*

Il est plume, il est plumeau,  
Eventail et chapeau.  
Rien d'une poire,  
Rien d'un blaireau.  
Il est plume, il est plumeau,  
Blanches chaussettes et vert chapeau.

*Mémoire (autre).*

*Sur l'index, côté pile, à la charnière de deux phalangettes, une tête grise taraude la chair vivante pour y installer une racine.*

*Verrue : poireau.*

*Bout de grosse ficelle. Molaire rugueuse, fibreuse. Calcaire mou.*

*Présence irritante comme une « envie ». Taquinante.*

*Les dents sont prêtes à mordre, force à la grimace une bouche avide de saisir la bestiole, mais en vain.*

*Le nœud est bien dans son bois. Têtu. Tenace.*

*Un fil (qui n'avait pas coupé le beurre) suffit cependant à réduire le fâcheux et le vaincre... Un fil, coulant comme un nœud (lui aussi), serre de près la carotte, par la base, à ras du derme.*

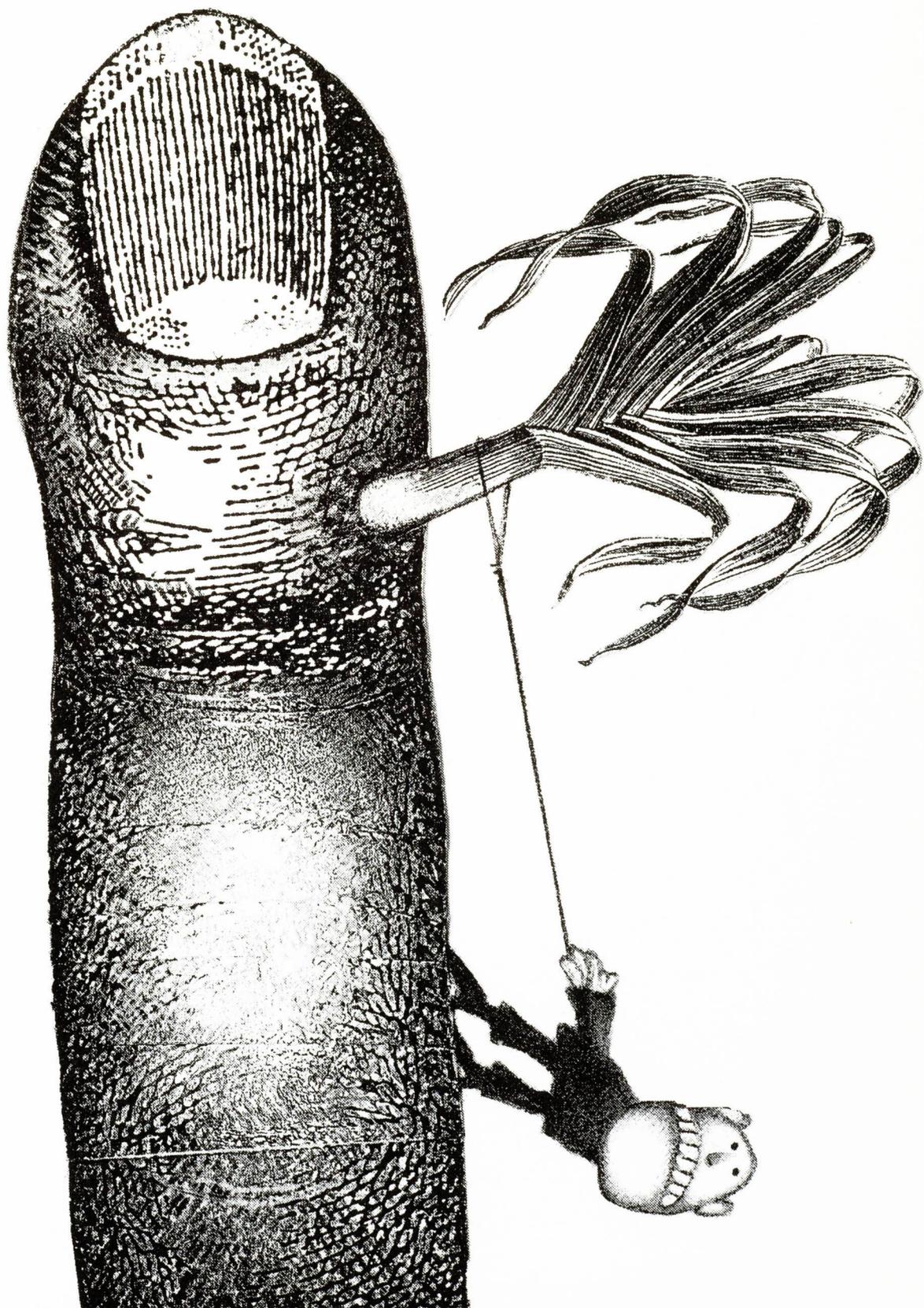
*Chaque jour un peu plus le lacet étrangle...*

*Finit par vaincre la chose avec, en moi, une joie impalpable.*

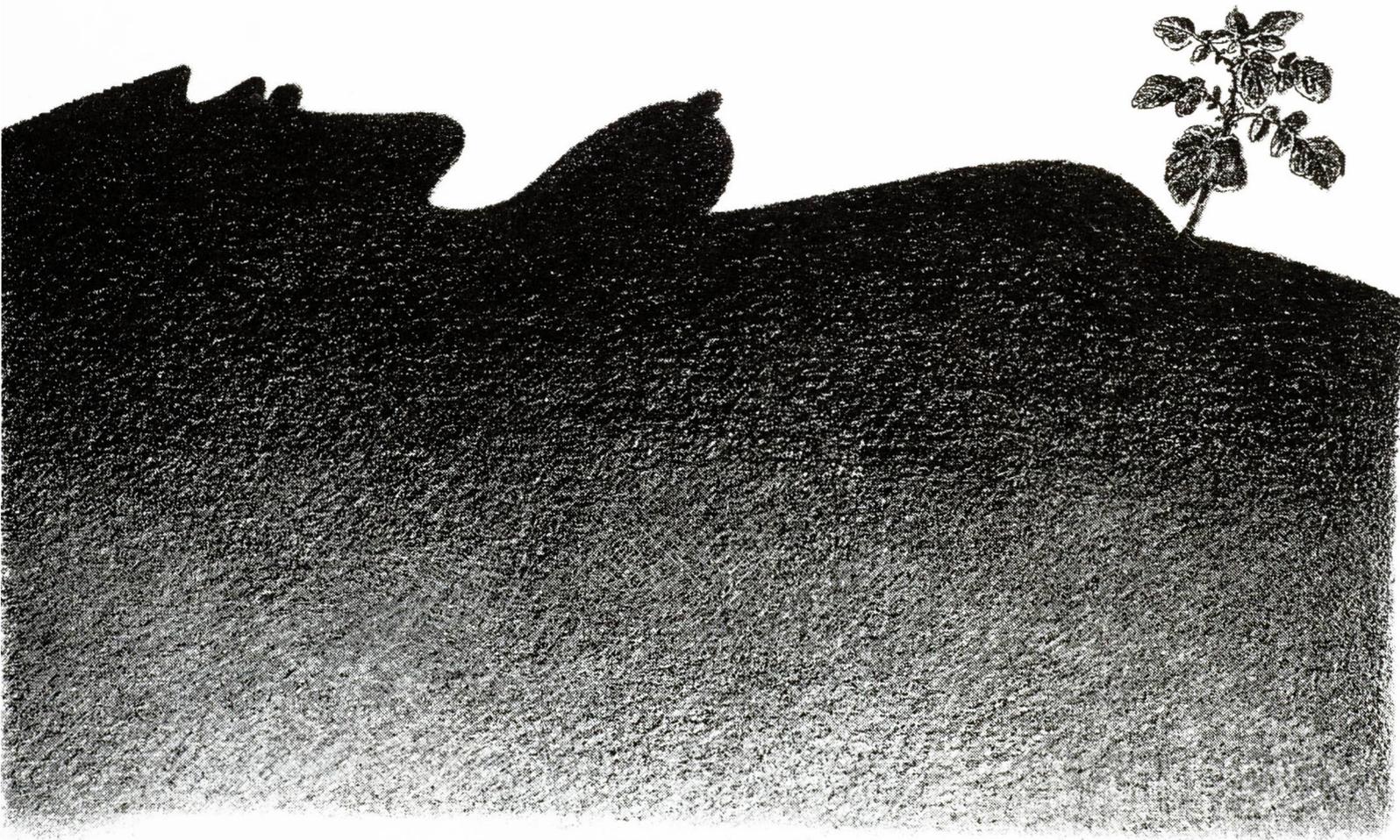
*Pauvre poireau.*

Un peu crayon, un peu pinceau,  
Un peu tuyau de plume d'oiseau.  
Rien d'un aigle,  
Rien d'un moineau.

Il est plume, il est plumeau,  
Blanches chaussettes et vert chapeau.  
(Chanson-vinaigrette)



# LE PUBIS



Cresson. Cressonnette.

Il meuble et émeut. Et s'émeut.

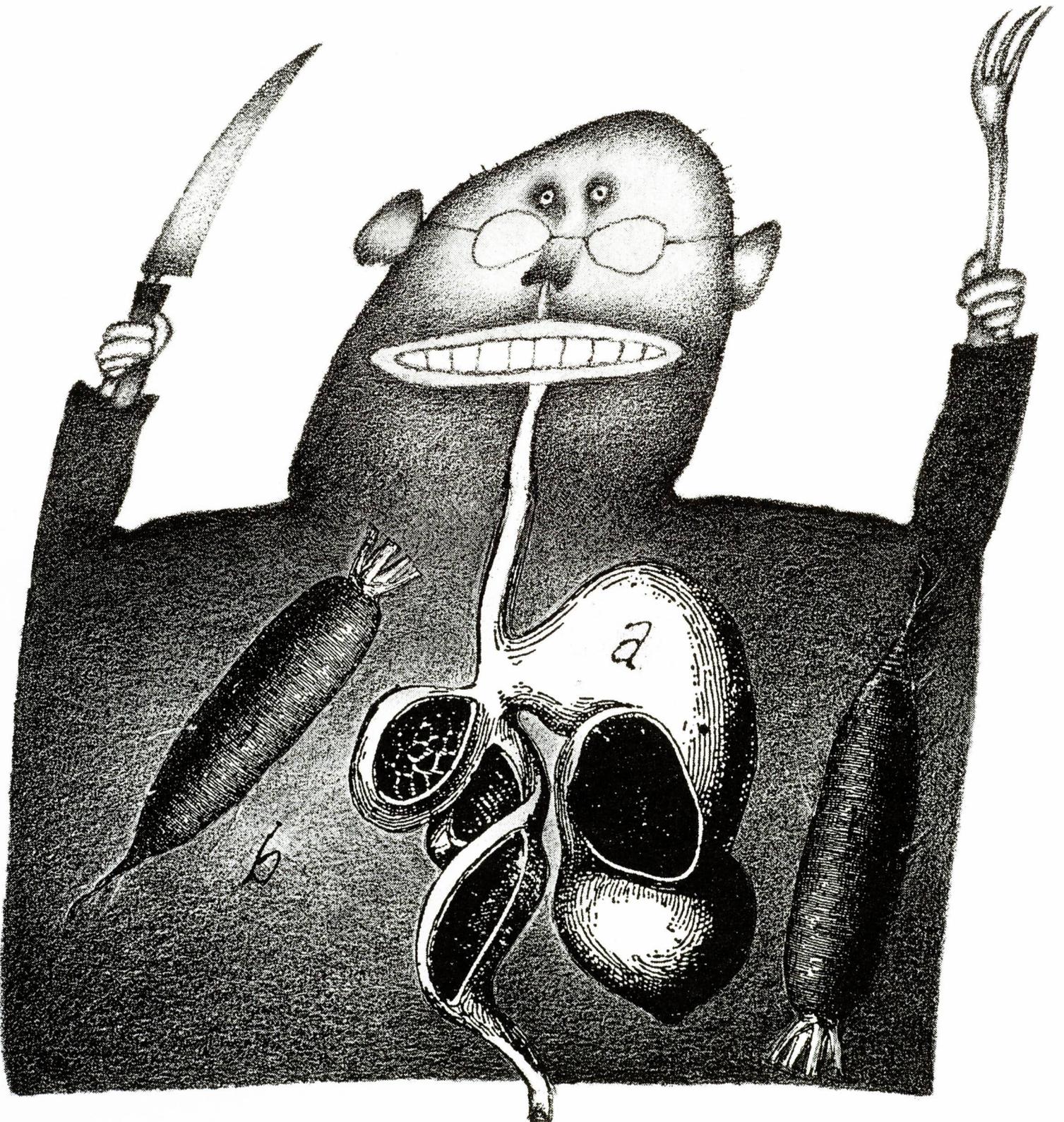
Buisson sans écrevisses, si ce n'est l'amorce d'un grain de poivre.

Feuille de vigne sans raisins, si ce n'est l'amorce d'un grand cru.

Miroir aux alouettes.

Le doigt frissonne d'y penser et de s'y connaître. Il y a de l'iris dans l'air.

# LE RADIS NOIR



Aveugle et nuit de taupe.

Taupe sans oreilles (même petites) et sans pattes. Rondin de marbre blanc sous une pelisse en deuil.

Mais queue de grosse ficelle.

Sa chair craque sous la dent qui s'éclabousse. Le palais brûle, ni feu ni flammes, ébloui dans une ombre juteuse (dans le fond de l'oreille, au bord du silence, retentissent des explosions de jeune carotte).

Racine sans cartilage, malgré des transparences d'ivoire faites pour l'os.

Pas d'haleine – bonne ou mauvaise – dans cette digestion en profondeur, mais des effluves de forges, souverains, lourds, ébouriffés dans des touffeurs d'estomac trop habité.

Soupirs de tourbière.

Noir à l'âme. Dragée haute.

Soufre et œufs pourris.

*Mémoire.*

*Le couteau à manche de corne et à lame aiguë – fil brillant, filet de salive – près de la planche de bois aux éraflures parfumées, palimpseste à répétition.*

*Proche aussi la tasse de café noir brûlant et la tranche de pain*

*beurré, perlé, et le coquetier plein de sel, calice ouvert aux délices de maman.*

*Le geste et le couteau, et le bruit sec de la lame, et la rondelle franche, nette dans son cerceau bardé de noir, aussitôt sur le flanc avant d'avoir roulé.*

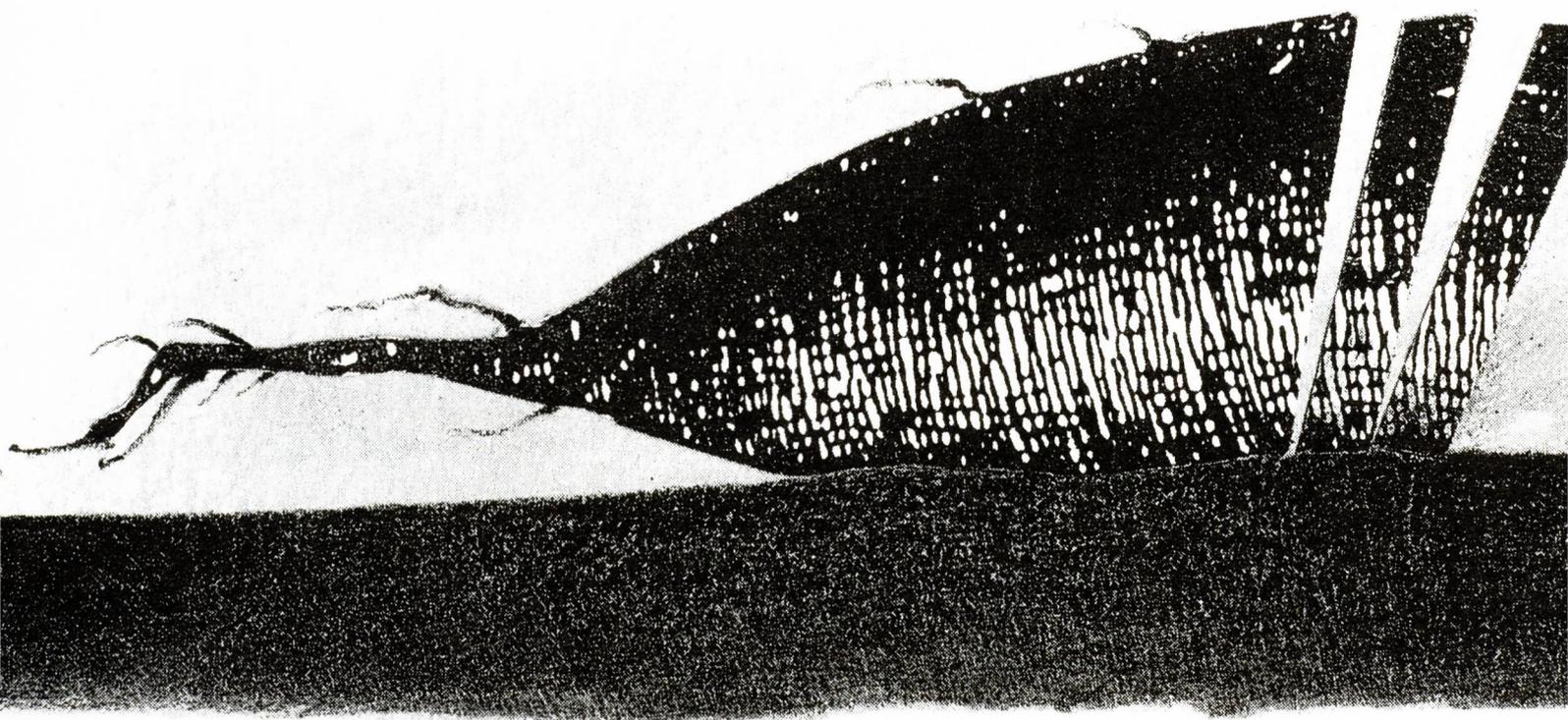
*Ici aussi, encore, le fromage blanc, pâte à crêpes tout imprégnée des boursoflures de la présure et du dessin de l'étamine.*

*Et puis, bien vite, la morsure des dents jusqu'à la gencive dans la rondelle éclatante : aussitôt une dentelure d'incisives et de canines réduisant en éclipses cette pleine lune éphémère.*

*Brouillard étincelant.*

*Circulent, pour les mélomanes à tympanes de rengaines, des murmures de désert et de burnou flamand : ramenass, Ramona...*

*Et sort de l'armoire une image de Pacha assis sur un édredon de chicorée...*





LE SALSIFIS



Cette racine du salsifis blanc est noire.

Verticale habillée en veuve, à la peau de terre et à la chair (cuite) de Carrare, qu'épaissit parfois une sauce blanche relevée d'un fil de vinaigre, le salsifis a appris l'obscurité à quelques centimètres de la lumière.

Les mains qui l'épluchent et mettent à nu son parfum de violette, conservent longtemps sur la peau un voile sombre. Sorte de papier carbone pour ne pas oublier.

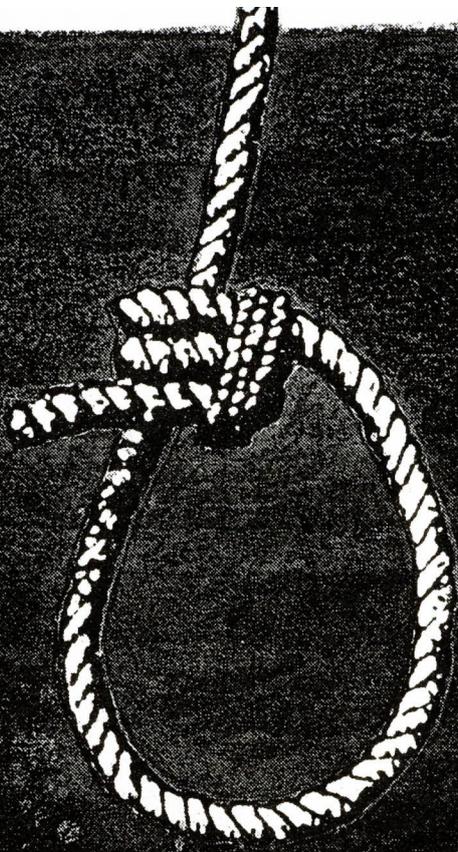
La sauvage, l'âpre approche de cette moelle épinière sans vertèbres ni arêtes, enrobée de glaise, qui accepte mal d'être apprivoisée, ou de se donner, qui refuse le couteau à éplucher pour n'accepter que le couteau à gratter, abandonnant sa peau de moine par petits paquets misérables, vite dilués, n'a besoin d'emballage que de papier journal, éternel quotidien.

Sa cuisson elle-même reste un combat entre tendresse et fermeté.

Asperge aux idées noires.



2.



3.

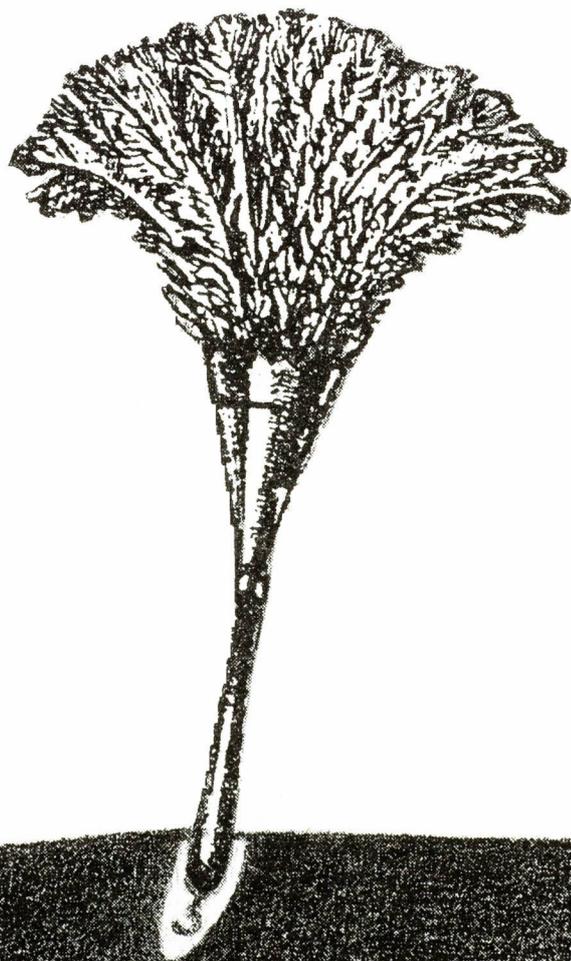


7.

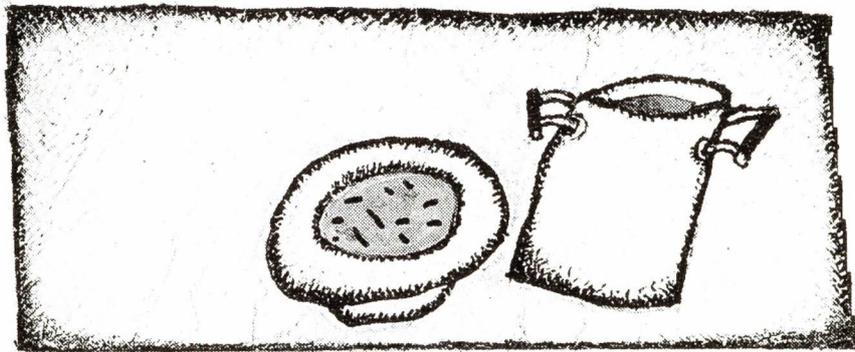


78.

# LE THYM



Sa poussière vaut bien des greniers.



# TABLE DES MATIÈRES

## Préambule

|                    |               |
|--------------------|---------------|
| L'ail              | La courge     |
| L'artichaut        | La fève       |
| L'asperge          | Le haricot    |
| L'aubergine        | Le navet      |
| La bette           | L'oignon      |
| La betterave       | L'oseille     |
| La carotte         | Le persil     |
| Le céleri          | Le petit pois |
| Le cerfeuil        | Le poireau    |
| Le champignon      | Le pubis      |
| Le chou            | Le radis noir |
| Le clou de girofle | Le salsifis   |
| Le cornichon       | Le thym       |



Merci à Guy Jungblut  
pour ses précieux conseils.  
A.B. & R.B.



Il a été tiré 1054 exemplaires de cet ouvrage  
sur les presses de Raymond Vervinckt  
et répartis comme suit :

- 1000 exemplaires sur Cameron 115 g,  
numérotés de 1 à 1000 ;
  - 50 exemplaires sur Pordenone 150 g, numérotés de I à L,  
accompagnés d'une lithographie originale  
signée et numérotée par l'artiste,  
chacun de ces exemplaires étant présenté sous emboîtage ;
    - 4 exemplaires hors commerce,  
marqués aux initiales A.B., R.B., P.B., J.W.,  
accompagnés d'une lithographie originale  
signée et marquée par l'artiste,  
chacun de ces exemplaires étant présenté sous emboîtage.
- Ce tirage constitue l'édition originale.

Exemplaire

894



D/1997/0799/3  
ISBN 2-930136-11-1

Le Daily-Bul, 29 rue Daily-Bul, 7100 La Louvière - Belgique











*Carroll  
plus  
Blayne*